IVAN BOUNINE

LE SACREMENT DE L'AMOUR

L'AMOUR DE MITIA

Prix Nobel 1933

LIBRAIRIE STOCK

LE

SACREMENT DE L'AMOUR

A LA MÊME LIBRAIRIE

Collection in-18.

IVAN BOUNINE
DE L'ACADÉMIE RUSSE

LE SACREMENT DE L'AMOUR

Traduit du russe avec l'autorisation de l'auteur
par DUMESNIL DE GRAMONT.



PARIS
LIBRAIRIE STOCK
Delamain et Boutelleau
MDCCCCXXXIII

DE CET OUVRAGE IL A ÉTÉ TIRÉ A PART, SUR PAPIER DU MARAIS, CENT CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 150, ET DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE I A X.

LE
SACREMENT DE L'AMOUR

I

Le 9 mars fut le dernier jour heureux que Mitia passa à Moscou. C'est du moins ce qu'il lui sembla.

Vers midi, il remontait avec Katia le boulevard Tverskoi. Subitement l'hiver le cédait au printemps ; au soleil, il faisait presque tiède, comme si réellement les alouettes étaient déjà revenues, apportant avec elles la chaleur, la clarté, la joie. Tout était humide, tout fondait, des gouttes tombaient des maisons, les concierges cassaient la glace

sur les trottoirs et jetaient à bas des toits la neige gluante ; partout il y avait beaucoup de monde et d'animation. Les nuages hauts se dissipaient en mince fumée blanche qui se confondait avec le bleu humide du ciel.

Au loin, dans la perspective du boulevard, tout était noir de monde ; la statue de Pouchkine s'élevait, douce et pensive ; le couvent de la Passion étincelait. Mais ce qu'il y avait de mieux, c'était que Katia, ce jour-là plus jolie que jamais, était tout ingénue, toute proche ; souvent, avec une confiance enfantine, elle prenait Mitia par le bras et d'en bas le regardait au visage, tandis que, heureux, avec une nuance de hauteur, il marchait d'un pas de campagnard qu'elle avait peine à suivre.

Près de Pouchkine, elle dit tout à coup :

— Comme ta grande bouche se détend drôlement quand tu ris ! Avec quelle gaucherie puérile et charmante ! Ne te fâche pas, c'est pour ce sourire-là que je t'aime. Et aussi pour tes yeux byzantins...

S'efforçant de ne pas sourire, surmontant et sa secrète satisfaction et un léger mécontentement, Mitia répondit gentiment, en regardant le monument qui maintenant surgissait devant eux dans le ciel printanier :

— En fait d'enfantillage, je crois que, sous ce rapport, nous ne sommes pas bien loin l'un de l'autre, malgré tes dix-huit ans. Et je ressemble à un Byzantin, comme toi à l'impératrice de Chine. Toutes ces histoires de Byzance, de styles, d'esthétique vous ont tout bonnement fait perdre la tête. Je ne comprends pas ta mère !

— A sa place, tu m'aurais enfermée dans une tour, n'est-ce pas ? demanda Katia.

— Non, pas dans une tour, mais j'aurais tenu à l'écart toute cette bohème soi-disant artistique, toutes ces futures célébrités d'ateliers, de conservatoires, d'écoles théâtrales, — répondit Mitia, s'efforçant toujours de garder un ton calme, affable et détaché. — Tu m'as dit toi-même que Boukovetsky t'avait déjà invitée à souper à Strelna, et

qu'Egorov t'avait offert de te sculpter nue sous les traits de je ne sais quelle vague expirante : tu es naturellement très flattée d'un tel honneur !

— Tant pis, je ne renoncerai pas à l'art, même pour toi, dit Katia. Il se peut que je sois mauvaise, comme tu le dis souvent, continua-t-elle, — bien que jamais Mitia ne lui eût rien dit de pareil, — peut-être suis-je corrompue, mais il faut me prendre comme je suis. Et ne nous disputons pas ; cesse donc d'être jaloux, ne fût-ce qu'aujourd'hui, par une si belle journée ! Comment ne comprends-tu pas que, malgré tout, tu es pour moi le meilleur, l'unique ? demanda-t-elle à mi-voix, avec insistance, et, le regardant en face de ses yeux arrondis, avec une séduction artificielle, lentement, pensivement, elle déclama :

Entre nous sommeille un mystère,
L'âme à l'âme a donné un anneau...

Ces derniers vers achevèrent de piquer Mitia au vif. En général, il y avait jusque

dans cette belle journée bien des choses fâcheuses et douloureuses. Fâcheuse, la plaisanterie de Katia sur sa gaucherie puérile : ce n'était pas la première fois qu'elle faisait de telles plaisanteries, et elles n'étaient pas le fait du hasard. Bien souvent, Katia se montrait son aînée et — involontairement, donc tout à fait naturellement — manifestait sa supériorité, et Mitia en souffrait, voyant là l'indice d'une secrète perversion. Fâcheux, ce « malgré tout » (« malgré tout, tu es pour moi le meilleur »), prononcé, on ne savait pourquoi, d'une voix soudainement assourdie ; mais plus que tout fâcheux ces vers, déclamés sur un ton maniéré. Cependant, même ces vers et cette déclamation, c'est-à-dire ce qui lui rappelait le plus le milieu qui lui enlevait Katia et excitait vivement sa haine et sa jalousie, Mitia les supporta assez aisément en cette heureuse journée du 9 mars, le dernier jour heureux qu'il eût passé à Moscou, comme il le pensa souvent par la suite.

Ce jour-là, en revenant du Pont Kouz-

netzky où Katia avait acheté chez Zimmermann divers morceaux de Scriabine, elle parla, entre autres sujets, de la mère de Mitia, et dit en riant :

— Tu ne t'imagines pas, comme, à l'avance, j'ai peur d'elle !

Pas une seule fois encore depuis qu'ils s'aimaient, ils n'avaient, sans que l'on sût pourquoi, fait allusion à leur avenir, au dénouement de leur amour. Et voici que tout à coup Katia parlait à Mitia de sa mère, et en parlait, non point simplement, mais comme s'il allait de soi que c'était sa future belle-mère...

II

Puis tout parut continuer comme auparavant.

Mitia accompagnait Katia au studio du théâtre des Arts, aux concerts, aux soirées littéraires, ou bien venait chez elle et y restait jusqu'à deux heures du matin, profitant de l'étrange liberté que laissait à sa fille la mère de Katia, une dame aux cheveux framboise, toujours en train de fumer, toujours fardée, — une bonne et douce personne qui, depuis longtemps, vivait séparée de son mari, lequel s'était créé une seconde famille. Il arrivait aussi que Katia vînt voir Mitia

dans sa chambre meublée, et, comme auparavant, leurs rendez-vous se passaient presque tout entiers dans le lourd enivrement des baisers. Mais Mitia gardait l'impression que quelque chose d'effrayant avait soudain commencé, qu'il y avait un changement en Katia et dans son attitude envers lui.

Rapidement s'envola ce temps léger, ce temps inoubliable de leur première rencontre, ce temps où, se connaissant à peine, ils avaient tout à coup senti que ce qui les intéressait le plus, c'était d'être seuls l'un avec l'autre et de se parler seul à seul du matin au soir — où Mitia s'était si brusquement trouvé transporté dans ce monde féerique de l'amour qu'il attendait secrètement depuis son enfance et son adolescence. C'était par un mois de décembre froid et beau qui, chaque jour, parait Moscou d'un givre épais et du globe rougeâtre d'un soleil bas. Janvier, février avaient emporté l'amour de Mitia dans le tourbillon d'un bonheur ininterrompu qui semblait déjà réalisé, ou du moins tout près de l'être.

Et pourtant ce bonheur commençait déjà (et de plus en plus souvent) à être troublé, empoisonné. Déjà il semblait souvent qu'il y eût deux Katia : l'une, celle que, dès la première minute où il l'avait connue, Mitia avait ardemment désirée, exigée, et une autre, la vraie, l'ordinaire, qui, malheureusement, ne coïncidait pas toujours avec la première. Mais Mitia n'avait alors rien éprouvé de comparable à ce qu'il sentait aujourd'hui.

Tout cela pouvait s'expliquer. Les soucis féminins du printemps avaient commencé : achats, commandes, interminables transformations de ceci ou de cela, et en réalité Katia était obligée d'accompagner souvent sa mère chez les couturières ou les modistes ; de plus, elle avait un examen à passer dans l'école théâtrale privée dont elle suivait les cours. Sa préoccupation, ses distractions pouvaient donc être parfaitement naturelles. Et c'était bien ce que Mitia, à tout instant, se disait pour se consoler. Mais ces consolations ne le soulageaient pas — ce qu'en

dépit d'elles disait un cœur soupçonneux était plus fort et prenait chaque jour plus d'évidence ; l'inattention intérieure de Katia à son égard grandissait toujours et avec elle augmentaient la méfiance et la jalousie de Mitia. Les éloges du directeur de l'école tournaient la tête de Katia, et elle ne pouvait s'empêcher de les répéter à Mitia. Le directeur lui avait dit : « Tu es l'orgueil de mon école », — il tutoyait toutes ses élèves — et, outre les cours communs, il lui donna pendant le carême des leçons particulières afin qu'elle brillât aux examens. Or, il avait la réputation de dépraver ses élèves ; chaque année, il en emmenait une avec lui au Caucase, en Finlande, ou à l'étranger. Et Mitia se mit dans la tête que maintenant le directeur avait des vues sur Katia qui, bien que n'y étant pour rien, s'en rendait sans doute compte et avait ainsi avec cet homme des rapports honteux, criminels. Et cette pensée le tourmentait d'autant plus que l'indifférence de Katia était par trop évidente.

Il semblait que Katia commençât à s'éloigner de lui. Il ne pouvait penser avec calme au directeur. Mais s'il n'y avait eu que le directeur ! Mitia avait l'impression que d'autres intérêts l'emportaient sur l'amour de Katia. Pour qui, pour quoi? Mitia ne le savait pas ; il était jaloux de tout et de tous, et surtout de ce qui, dans son imagination, paraissait faire vivre Katia en dehors de lui. Il lui semblait qu'elle était invinciblement entraînée loin de lui et peut-être vers une chose dont la seule pensée l'épouvantait.

Une fois, Katia, en présence de sa mère, lui dit, en plaisantant à moitié :

— En général, Mitia, vous avez sur les femmes les idées du Domostroi. Vous feriez un parfait Othello. Je ne pourrai jamais être amoureuse de vous, ni vous épouser !

La mère répliqua :

— Et moi, je ne m'imagine pas l'amour sans la jalousie. A mon avis, qui n'est pas jaloux n'aime pas.

— Non, maman, dit Katia, qui avait toujours tendance à répéter les paroles d'autrui, la jalousie, c'est un manque d'estime pour

la personne qu'on aime. Si l'on ne me croit pas, c'est que l'on ne m'aime pas, ajouta-t-elle, en évitant de regarder Mitia.

— Selon moi, reprit la mère, c'est la jalousie qui fait l'amour. Je l'ai lu quelque part. C'était fort bien démontré, et avec des exemples tirés de la Bible où Dieu lui-même est appelé jaloux et vengeur...

Quant à l'amour de Mitia, désormais c'était presque uniquement par la jalousie qu'il se manifestait. Ce n'était point une jalousie ordinaire, mais, à ce qu'il lui semblait, une jalousie particulière. Katia et lui n'avaient pas encore franchi la dernière limite de l'intimité, encore qu'aux instants où ils étaient seuls ils allassent très loin. Et maintenant, à ces moments-là, Katia était encore plus passionnée. Mais cette ardeur même commençait à paraître suspecte et inspirait parfois à Mitia un sentiment affreux. Tous les sentiments dont était faite sa jalousie étaient affreux, mais il y en avait un parmi eux qui l'était plus que tous et que Mitia était incapable de caractériser, ni même de comprendre. Il consistait en ce que les manifestations de la passion, cela même qui était si délicieux, si voluptueux, plus sublime et plus beau que tout au monde lorsqu'il s'agissait d'eux, paraissait indiciblement infâme, voire monstrueux, lorsque Mitia se représentait Katia et un autre homme. Alors, il éprouvait pour Katia une haine violente et une répulsion presque physique. Tout ce qui se passait entre eux seuls était à ses yeux empreint d'un charme et d'une chasteté édéniques. Mais, dès qu'à sa propre place il se représentait quelqu'un d'autre, tout changeait instantanément, tout se transformait en quelque chose d'impudique, d'abject, qui excitait en lui le désir d'étrangler Katia — Katia avant tout, et non le rival imaginaire.

III

Le jour de l'examen, qui eut enfin lieu la sixième semaine du Carême, tout le bien-fondé des tourments secrets de Mitia parut se confirmer plus que jamais.

Katia ne le voyait plus, ne faisait aucune attention à lui ; elle lui était devenue totalement étrangère, toute au public.

Elle eut un grand succès. Elle était tout en blanc comme une jeune mariée, et l'émotion la rendait ravissante. On l'applaudissait avec entrain, avec chaleur, et le directeur, un acteur suffisant, aux yeux impassibles et tristes, assis au premier rang,

ne lui adressait parfois des observations que pour mieux la faire valoir ; il parlait doucement, mais de telle sorte qu'on entendait dans toute la salle sa voix qui exaspérait Mitia.

— Plus de naturel ! — disait-il gravement, calmement, avec tant de familiarité et d'autorité que Katia semblait être son entière propriété. — Ne joue pas, vis ! — ajoutait-il en détachant les mots.

Et c'était insupportable. Insupportable aussi la lecture qui provoquait les applaudissements. Katia, confuse, s'empourprait d'un rouge ardent, parfois sa petite voix faiblissait, le souffle lui manquait, et c'était touchant et charmant. Mais elle récitait avec ce chantonnement vulgaire, cette affectation et cette niaiserie dans chaque son que l'on considérait comme le comble de l'art dans ce milieu détesté de Mitia, où Katia vivait déjà de toutes ses pensées. Elle ne parlait pas, mais s'exclamait tout le temps avec un pathétique incompréhensible, sur un ton de prière excessive dont rien ne justifiait l'insistance. Et Mitia, tant il avait honte pour elle, ne savait où poser ses regards.

Mais le plus affreux, c'était ce mélange de pureté angélique et de perversité qu'il y avait dans Katia, dans son petit visage empourpré, dans sa robe blanche qui, de l'estrade, paraissait plus courte, car les spectateurs, dans la salle, voyaient Katia d'en bas, dans ses petits souliers blancs et ses jambes gainées de bas de soie blancs. « La jeune fille chantait à l'église », disait, ou, plus exactement, chantait aussi Katia avec une naïveté affectée, exagérée, à propos d'une jeune fille à l'innocence angélique. Et Mitia se sentait avec Katia plus d'intimité — comme on le sent toujours dans une foule pour la personne qu'on aime — et éprouvait en même temps une hostilité qui confinait à la haine ; il éprouvait aussi de l'orgueil, ayant conscience que c'était quand même à lui qu'elle appartenait ; et cependant son cœur était déchiré de douleur : « Non, tout est fini, non, elle ne lui appartenait plus ! »

Après l'examen il y eut à nouveau d'heureux jours. Mais Mitia n'avait plus la même confiance facile. Katia, en se rappelant l'examen, disait :

— Que tu es bête ! Tu ne sentais donc pas que c'était pour toi seul que je récitais si bien !

Il la tenait sur ses genoux et, penché, baisait son genou nacré et nu, embrassait sa poitrine découverte, et se taisait. Il n'arrivait pas à oublier ce qu'il avait éprouvé pendant l'examen, et ne pouvait avouer que ces sentiments ne l'avaient pas encore abandonné et, à chaque instant, renaissaient avec plus ou moins de force. Katia, de son côté, devinait ses sentiments secrets, et une fois, au cours d'une dispute, elle s'écria :

— Je ne comprends pas pourquoi tu m'aimes, puisque tu trouves que tout est si mauvais en moi ! Enfin, que veux-tu de moi ?

Mais lui-même ne comprenait pourquoi il l'aimait, bien qu'il sentît que son amour, loin de diminuer, augmentait en même

temps que cette lutte jalouse qu'il soutenait contre quelqu'un (n'était-ce pas avant tout contre Katia elle-même ?) à cause d'elle, à cause de cet amour, à cause de sa force toujours plus tendue, de son exigence toujours plus profonde.

— Tu n'aimes que mon corps, et non mon âme ! lui avait dit une fois Katia avec amertume.

C'était encore des paroles empruntées, théâtrales, mais malgré toute leur niaiserie et leur banalité, elles aussi touchaient à un problème douloureusement insoluble. Il ne savait pas pourquoi il aimait, il ne pouvait dire exactement ce qu'il voulait... En général, qu'était-ce qu'aimer ? Il était d'autant plus impossible de répondre à cette question que dans tout ce que Mitia avait entendu dire de l'amour, pas plus que dans tout ce qu'il avait lu à ce sujet, il n'avait trouvé un seul mot qui le caractérisât exactement. Dans les livres comme dans la vie, on eût dit que tous s'étaient entendus, une fois pour toutes, pour ne parler que d'une sorte

d'amour presque immatériel, ou bien de ce que l'on appelle la passion, la sensualité. Or, son amour ne ressemblait ni à l'un ni à l'autre, de même que Katia ne ressemblait pas plus à Charlotte, à Marguerite, à la Tatiana de Pouchkine, aux héroïnes de Tourguenev qu'aux femmes de Zola ou de Maupassant, de même que ses sentiments à lui ne ressemblaient ni à ceux de Werther, de Roméo, d'Onéguine, ni à ceux des innombrables héros qui n'étaient que des séducteurs.

Qu'éprouvait-il pour elle ? Ce qu'on appelle amour, ou ce qu'on appelle passion ? Était-ce l'âme ou le corps de Katia qui l'amenait presque à l'évanouissement, jusqu'à cette sorte de félicité d'avant la mort, lorsqu'il dégrafait son corsage et baisait sa poitrine virginale au charme édénique, offerte avec une docilité poignante, avec la plus innocente impudeur ?

IV

En avril, Katia changea encore davantage, devint tout simplement méconnaissable.

Son succès à l'examen avait joué son rôle. Pourtant ce n'était pas seulement cela qui l'avait ainsi transformée. Incontestablement, ce changement avait encore d'autres causes. Mitia ne les comprenait pas, ne les connaissait pas et restait tout étonné. Le printemps venu, Katia s'était subitement métamorphosée en une sorte de jeune mondaine, parée presque chaque jour de nouvelles toilettes, sobres mais coûteuses, tout animée et éternellement pressée. Maintenant, lorsqu'elle arrivait — non plus à pied,

mais en voiture — et, dans un bruissement de soie, parcourait rapidement le couloir, la voilette baissée sur son visage, Mitia avait tout bonnement honte de son corridor noir. Toujours tendre avec lui, elle était aussi toujours en retard et abrégeait les rendez-vous, prétextant qu'il lui fallait encore accompagner sa mère chez la couturière.

— Tu comprends, nous sommes d'une élégance à tout casser ! disait-elle, et ses yeux arrondis brillaient gais et étonnés. Elle savait parfaitement que Mitia ne la croyait pas, que ses paroles rendaient un son faux, mensonger, mais malgré cela elle parlait, car maintenant ils ne savaient plus que dire.

N'enlevant presque plus jamais son chapeau, ne lâchant plus son parapluie, elle restait assise sur le bord du lit de Mitia qu'elle affolait avec ses mollets gainés de bas de soie. Avant de partir et de dire que ce soir-là non plus elle ne serait pas à la maison, — il lui fallait encore sortir avec sa mère! — elle faisait invariablement la

même chose dans le but manifeste de le duper, de le dédommager de tous ses « sots tourments », suivant son expression : elle jetait sur la porte un regard furtif, glissait en bas du lit, et, avec trop de passion, disait dans un murmure précipité :

— Allons, embrasse-moi donc!

Elle lui prenait fortement le cou, en se serrant contre lui de tout son corps onduleux ; une fois même, pendant un baiser particulièrement long, elle remua soudain la langue, ses hanches glissèrent tout contre les jambes de Mitia et, sautant en arrière, elle chuchota rapidement :

— Non, tu m'affoles !

Ce baiser bouleversa complètement Mitia. Comment et où pouvait-elle apprendre de tels baisers ? Mitia était encore totalement dépourvu d'expérience, même en fait de baisers, — son premier hiver à Moscou avait coïncidé avec son premier amour, — mais il ne pouvait ne pas comprendre tout ce qu'il y avait d'extraordinaire, de singulier dans ce baiser de Katia.

V

A la fin d'avril, Mitia résolut enfin de prendre quelque repos et de partir pour la campagne.

Katia et lui étaient à bout, et ce supplice était d'autant plus intolérable que rien, semblait-il, ne le motivait : en effet, que s'était-il passé, de quoi Katia était-elle coupable ? Un jour, avec la fermeté du désespoir, elle lui dit :

— Oui, pars, pars, je n'en peux plus ! Il faut que nous nous séparions momentanément, que nous voyions clair dans nos sentiments. Tu es devenu si maigre que maman

est convaincue que tu es tuberculeux. Je n'en peux plus !

Et le départ de Mitia fut décidé. Mais, à son grand étonnement, quoique perdu de douleur, il partait presque heureux. Dès qu'il eut décidé de partir, tout ce qui était auparavant reparut tout à coup. Car, malgré tout, il voulait passionnément ne pas croire à toutes ces choses effrayantes qui, nuit et jour, ne lui laissaient pas de trêve! Et il suffisait du moindre changement dans Katia pour qu'à nouveau tout changeât à ses yeux. Or, Katia était redevenue sincèrement tendre et passionnée, il le sentait avec cette sensibilité infaillible des natures jalouses ; de nouveau il restait chez elle jusqu'à deux heures du matin, de nouveau ils savaient de quoi parler, et, plus le départ était proche, plus absurde paraissait la séparation, la nécessité de « voir clair dans leurs sentiments ». Même, une fois, Katia pleura, elle qui ne pleurait jamais, et ces larmes tout à coup la rapprochèrent terriblement de Mitia, et le transpercèrent d'une pitié aiguë,

et même du sentiment d'avoir commis une sorte de faute envers elle.

La mère de Katia se rendait au début de juin en Crimée, pour tout l'été, et emmenait sa fille avec elle. On convint de se retrouver à Miskhor, où Mitia devait venir aussi, après s'être procuré de l'argent.

Il faisait ses préparatifs de départ, parcourait Moscou dans l'enivrement étrange d'un homme encore ingambe, mais atteint déjà d'une grave maladie. Il était maladivement, ivrement malheureux, et en même temps maladivement heureux, attendri par le retour de son intimité avec Katia, par sa sollicitude pour lui — elle avait même été acheter avec lui des courroies de voyage, comme si elle était sa fiancée ou sa femme — et, en général, par le retour de presque tout ce qui rappelait le premier temps de leur amour. Et tout ce qui l'entourait lui inspirait des sensations analogues : les maisons, les rues, ceux qui les parcouraient à pied ou en voiture, le temps continuellement morose comme au printemps, l'odeur

de la poussière et de la pluie, le parfum liturgique des peupliers épanouis derrière les murs dans les ruelles : tout parlait de l'amertume de la séparation et de la douceur d'espérer en l'été, en cette rencontre en Crimée où rien ne les dérangerait plus et où tout se réaliserait (bien qu'il ignorât encore ce que fût exactement ce tout).

Le jour du départ, Protassov vint lui dire au revoir. Parmi les élèves des classes supérieures et parmi les étudiants, on rencontre assez fréquemment des jeunes gens qui ont adopté une attitude de raillerie à la fois maussade et bienveillante, et des mines d'homme plus âgé et plus expérimenté que quiconque. Tel était Protassov, l'un des plus intimes camarades de Mitia, son seul vrai ami, qui, malgré le caractère renfermé et taciturne de Mitia, connaissait tous les secrets de son amour. Regardant Mitia ficeler sa malle et voyant trembler ses mains, il sourit avec une sagesse mélancolique et dit :

— Dieu me pardonne, vous êtes de vrais

enfants ! Il serait cependant temps de comprendre, mon cher Werther de Tambov, que Katia est avant tout la femme-type, et que le préfet de police lui-même n'y peut rien. Toi, nature masculine, tu montes sur tes grands chevaux, tu formules les hautes exigences de ton instinct de la perpétuation de la race, ce qui, bien entendu, est parfaitement légitime, et même, dans une certaine mesure, sacré. Ton corps est ta raison suprême, comme l'a très justement fait remarquer herr Nietzsche. Mais il est légitime aussi que sur ce chemin sacré tu puisses te rompre le cou. Il existe, n'est-ce pas, dans le monde animal, des individus qui, par leur état même, doivent payer de leur existence leur premier et leur dernier acte d'amour. Mais comme il est probable que pour toi cet état n'est pas tout à fait obligatoire, ouvre l'œil, ménage-toi. En général, ne te presse pas. « Junker Schmidt, parole d'honneur, l'été reviendra! » Katia n'est pas tout le bout du monde. Je vois aux efforts que tu fais pour étrangler ta valise que, sur ce

point, tu n'es pas d'accord et que ce bout du monde t'est très cher. Enfin, pardonne-moi ces conseils indiscrets, et que saint Nicolas et tous les Bienheureux t'aient en leur garde!

Lorsque Protassov fut parti, après avoir serré la main de Mitia, celui-ci, en tirant les courroies sur son oreiller et sa couverture de voyage, entendit, par la fenêtre ouverte sur la cour, préluder un étudiant qui habitait en face, et qui, apprenant le chant, s'exerçait du matin au soir. Il chanta « la jeune fille du sultan » qui se promenait dans le jardin « rayonnante de beauté ». Alors, Mitia, se hâtant d'en finir avec ses courroies, les boucla n'importe comment, prit sa casquette et alla dire au revoir à la mère de Katia. L'air et les paroles de la chanson qu'avait chantée l'étudiant résonnaient et se répétaient en son esprit avec une telle insistance qu'il ne voyait ni les rues, ni les passants, et marchait plus enivré encore que durant les derniers jours. On eût dit en effet que Katia était tout le bout de monde,

et que le Junker Schmidt voulait se tirer un coup de pistolet ! Eh bien, tant pis ! pensait-il, et de nouveau il revenait à la chanson où l'on voyait la fille du sultan rencontrer dans le jardin un esclave noir qui se tenait près de la fontaine « plus pâle que la mort » ; elle lui demandait une fois qui il était et d'où il venait, et lui, commençait par répondre, d'un ton sinistre, mais humble, avec une morne simplicité :

Je m'appelle Mahomet...

et il achevait dans un cri extasié et tragique :

Je suis de la race des pauvres Azri,
Lorsque nous aimons, nous mourons !

Katia s'habillait pour aller le conduire à la gare ; de sa chambre — de cette chambre où il avait passé tant d'heures inoubliables — elle lui cria gentiment qu'elle arriverait pour le premier coup de sonnette. La bonne et douce femme aux cheveux framboise était assise, seule, et fumait ; elle le regarda très

tristement, — il était probable que depuis longtemps elle avait tout compris, tout deviné. Lui, tout rougissant, frissonnant intérieurement, la tête filialement baissée, baisa sa main tendre et molle, et elle, avec une affection maternelle, l'embrassa plusieurs fois à la tempe et traça sur lui un signe de croix.

— Ah, mon cher, lui dit-elle avec un sourire timide, répétant les paroles de Griboiédov, vivez donc en riant ! Que Jésus soit avec vous ! Partez, partez...

Il ne se rappela pas comment il sortit ou, plus exactement, s'enfuit ; en s'accrochant aux tapis de l'antichambre, il manqua de tomber, mais, en revanche, martela d'un pas particulièrement ferme et rageur les marches de l'escalier.

VI

Lorsqu'il eut fait dans sa chambre tout le nécessaire, lorsqu'il eut, avec l'aide du garçon d'hôtel, installé ses bagages dans un fiacre, il s'assit incommodément près de ses affaires, démarra, et aussitôt éprouva ce sentiment particulier qui vous saisit lorsque l'on part, — une certaine période de la vie est terminée et à jamais ! — et en même temps une soudaine impression de légèreté, l'espoir que quelque chose de nouveau allait commencer. Il se calma un peu et se prit à regarder autour de lui avec plus de courage et, pour ainsi dire, avec des yeux neufs. C'était fini, adieu Moscou et tout ce qui était

vécu ! Il bruinait, le temps se rembrunissait, les ruelles étaient désertes ; le pavé de pierre était sombre et brillait comme du fer, les maisons se dressaient, mornes et sales. Le cocher conduisait avec une lenteur exaspérante.

On dépassa le Kremlin, puis la Pokrovka, et de nouveau ils suivirent de petites rues où, dans les jardins, le cri rauque des geais annonçait la pluie et le soir — et cependant c'était le printemps jusque dans les hurlements et les sifflets qui déjà venaient de la gare de Koursk. Enfin cela aussi eut une fin, et Mitia se lança en courant derrière un porteur, à travers la gare sonore et populeuse, sur les quais, puis vers la voie n° 3 où était déjà formé le long et lourd train de Koursk. Parmi toute cette foule immense et laide qui assiégeait le train, parmi les porteurs qui, avec des cris avertisseurs, poussaient bruyamment leurs chariots chargés de bagages, il distingua immédiatement, il vit celle qui, « rayonnante de beauté », se tenait, lointaine et solitaire, et semblait un

être à part, non seulement dans toute cette foule, mais dans le monde entier. Le premier coup de sonnette avait déjà sonné — cette fois c'était lui qui était en retard et non Katia. Elle était gentiment arrivée la première, elle l'attendait et courut à lui avec, cette fois encore, la sollicitude d'une épouse ou d'une fiancée.

— Va vite te chercher une place, mon chéri! Le deuxième coup va sonner!

Et, après le deuxième coup, elle resta, plus gentiment encore, sur le quai en regardant d'en bas Mitia, qui se tenait à la portière d'un wagon de troisième classe, archicomble et malodorant. Tout en elle était ravissant : son visage joli et gracieux, sa silhouette menue, sa fraîcheur, sa jeunesse où la féminité se confondait encore avec l'enfance, ses yeux radieux levés vers Mitia, son modeste chapeau bleu dont la façon dénotait une certaine espièglerie élégante, et même son costume gris sombre que Mitia adorait jusque dans son tissu et sa doublure de soie. Lui se tenait debout, grand, gauche,

terriblement maigre ; il avait mis pour le voyage de grossières bottes longues et une vieille veste de collégien dont les boutons blancs usés laissaient apparaître leur cuivre rouge. Et malgré tout Katia l'enveloppait d'un regard sincèrement aimant et triste. Le troisième coup les frappa au cœur si brutalement, si cruellement, que Mitia sauta comme un fou de la plate-forme du wagon et que Katia s'élança vers lui avec le même affolement, le même effroi. Il colla ses lèvres contre le gant de la jeune fille et, sautant de nouveau dans le wagon, les larmes aux yeux, il agita sa casquette avec frénésie, tandis qu'elle, retroussant sa jupe, glissait en arrière en même temps que le quai, sans le quitter de son regard levé. Elle glissait de plus en plus vite à mesure que le vent agitait de plus en plus fort les cheveux de Mitia penché à la portière, et que la locomotive implacable accélérait, demandant la voie avec un hurlement insolent et menaçant ; — enfin, brusquement, Katia disparut avec le bout du quai.

VII

Depuis longtemps, le long crépuscule printanier, assombri par les nuages pluvieux, était tombé, le lourd wagon grondait en traversant les champs nus et frais, — le printemps, dans les champs, était encore à son début, — les contrôleurs passaient dans le couloir du wagon, demandant les billets et mettant des bougies dans les lanternes, et Mitia se tenait toujours près de la vitre tintante, sentant l'odeur que le gant de Katia avait laissée sur ses lèvres, encore tout embrasé par la flamme aiguë du dernier instant de la séparation. Et le long hiver moscovite,

heureux et torturant, qui avait transformé sa vie entière, se levait devant lui sous un jour tout nouveau. Et Katia, elle aussi, lui apparaissait sous un jour encore nouveau. Oui, oui, qui saura exprimer ce qu'elle est, ce qu'elle représente ? Et l'amour, la passion, l'âme, le corps ? Qu'est-ce donc ? Il n'y a rien de tout cela, il y a quelque chose d'autre, de tout à fait autre ! Le parfum de ce gant, n'est-ce pas aussi Katia, l'amour, l'âme, le corps ? Et les paysans, les ouvriers du wagon, la femme qui conduit au lavabo son horrible enfant, les bougies ternes dans les lanternes tintantes, le crépuscule dans les champs printaniers et vides, tout cela est amour, tout cela est âme — et tout cela est torture, et tout cela est joie ineffable !

Le matin, ce fut Orel, le changement de train, le train provincial près d'un quai éloigné. Et Mitia sentait combien ce monde était simple, calme et familier en comparaison de celui de Moscou qui, maintenant, s'en était allé bien loin, ce monde dont le centre était Katia, désormais, semblait-il, si solitaire, si touchante, mais tendrement aimée ! Le ciel même, taché çà et là d'une touche bleu pâle de nuages pluvieux, et le vent léger et pur des champs étaient ici plus simples et plus calmes... Lentement, lentement, le train quitta Orel, et Mitia, assis dans le wagon vide, mangeait sans se presser des gâteaux de Toula. Puis, lorsqu'Orel aussi fut resté en arrière, le train accéléra et, fatiguant Mitia, l'endormit.

Il ne se réveilla qu'à Verkhovié. Le train était arrêté, il y avait pas mal de monde et d'agitation, mais cela sentait aussi la province. On respirait l'agréable fumée de la cuisine de gare, et Mitia se sentit faim. Il mangea avec plaisir une assiette de soupe, but une bouteille de bière, puis s'assoupit de nouveau ; il fut pris d'une profonde lassitude. Lorsqu'il se réveilla, le train traversait à vive allure un bois de bouleaux qu'il connaissait bien, avant la dernière station. De nouveau, le soir tombait, printanier et morose ; par la portière ouverte entrait une odeur de pluie, et, semblait-il, de champi-

gnons. Le bois se dressait encore tout dépouillé, mais, malgré cela, le bruit du train y résonnait plus nettement que dans les champs ; au loin, les lueurs printanièrement tristes de la gare scintillaient déjà. Et voici la haute lumière verte du sémaphore, particulièrement jolie par un tel crépuscule, dans ce bois de bouleaux nu, — et, avec fracas, le train passe sur une autre voie... Dieu ! comme il est rustiquement attendrissant et gentil le valet de ferme qui attend sur le quai son jeune maître ! Et dans l'imagination de Mitia la lointaine beauté moscovite de Katia brilla plus vivement encore...

Pendant qu'ils s'éloignaient de la gare, le long d'un gros village, printanier lui aussi, et sale, le crépuscule et les nuages continuaient à s'épaissir. Tout se noyait dans l'extraordinaire douceur de cette fin de jour, dans le silence profond de la terre, de la nuit tiède qui se confondait avec l'obscurité des nuages bas et imprécis chargés de pluie, et de nouveau Mitia s'étonnait et se réjouis-

sait : qu'elle était simple, calme et indigente la campagne, avec ses chaumières enfumées, depuis longtemps endormies, — à partir de l'Annonciation les bonnes gens n'allument plus de lumière, — et comme on est bien dans ce monde sombre et tiède des steppes ! La voiture plongeait dans les ornières boueuses ; dans la cour d'un riche paysan, des chênes, où noircissaient des nids de freux, se dressaient tout nus encore et rébarbatifs. Debout près de la maison, et regardant le crépuscule, un paysan étrange semblait sorti des temps anciens : des pieds nus, une souquenille déchirée, un chapeau en peau de mouton sur de longs cheveux raides... Et voici qu'une pluie tiède, douce, parfumée, se mit à tomber. Mitia pensa aux filles, aux jeunes femmes qui dormaient dans ces maisons, à tout ce monde féminin dont, cet hiver, il s'était approché avec Katia, et, magiquement, tout se confondit : Katia, les filles, la nuit, le printemps, l'odeur de la pluie, l'odeur des terres labourées, prêtes à être fécondées, l'odeur de la sueur de

cheval et le souvenir du parfum du gant de peau... Mitia se rejeta au fond de la voiture et, les yeux pleins de larmes, les mains tremblantes, alluma une cigarette...

VIII

A la campagne la vie débuta par des jours paisibles et délicieux.

La nuit, pendant le trajet de la gare, Katia avait semblé pâlir, se dissoudre dans tout l'entourage. Mais non : ce n'était qu'une illusion qui dura encore quelques jours, tant que Mitia dormait pour rattraper le sommeil perdu, revenait à lui, s'accoutumait au renouvellement des impressions qu'il connaissait depuis l'enfance : la maison natale, la campagne, le printemps rustique, la nudité et le vide printaniers du monde qui, de nouveau pur et juvénile,

était prêt pour un nouvel épanouissement. Mais, même pendant ces jours-là, Katia était en tout et derrière tout, comme jadis (lorsque, neuf ans auparavant, le père de Mitia était mort, également au printemps) il y avait eu, pendant longtemps, en tout et derrière tout, la mort.

Le domaine était modeste, la demeure vieille et sans prétention, le train de maison simple et n'exigeant pas un nombreux domestique. Pour Mitia une vie douce commença ; sa sœur Ania, une collégienne de seconde, et son frère Kostia, un jeune cadet, étaient encore à Orel où ils faisaient leurs études, et ne devaient pas arriver avant la fin de mai. Sa mère, Olga Petrovna, était comme toujours absorbée par l'exploitation du domaine ; n'ayant d'autre aide qu'un intendant, — le staroste, comme on l'appelait à l'office, — elle était souvent aux champs, allait à la ferme ou à la ville, et se couchait à la nuit tombante.

Lorsque, le lendemain de son arrivée, après avoir dormi douze heures, Mitia, bien

lavé, habillé de vêtements propres, sortit de sa chambre ensoleillée dont les fenêtres donnaient à l'est sur le jardin, et parcourut toutes les pièces, il sentit vivement combien il y était attaché et combien leur simplicité paisible calmait l'âme et le corps. Comme bien des années auparavant, toutes choses étaient à leur place habituelle et l'on respirait la même odeur agréable ; pour son arrivée on avait tout rangé avec un soin particulier, — il revenait non plus en gamin, mais presque en jeune maître, — et dans toutes les pièces les planchers avaient été lavés. Il n'y avait que le grand salon, attenant au vestibule, — la chambre des laquais, comme on l'appelait encore, — que l'on finissait seulement de nettoyer. Debout sur le rebord d'une fenêtre, près de la porte ouvrant sur le balcon, une fille de journée, venue du village, marquée de taches de rousseur, cherchait à atteindre la vitre supérieure, essuyant le verre grinçant, et se reflétant dans les vitres inférieures en une image bleuâtre et lointaine. Ayant tiré d'un seau

d'eau chaude un grand torchon, Paracha, la femme de chambre, pieds nus et jambes blanches, allait sur ses petits talons le long du plancher inondé, et elle dit à Mitia avec une affectueuse familiarité, en essuyant de son bras replié la sueur de son visage enflammé :

— Allez prendre le thé. Il ne faisait pas encore jour que votre maman est partie pour la gare avec l'intendant ; vous n'avez même pas entendu, sans doute...

Et aussitôt, Katia le rappela impérieusement à elle. Mitia se surprit à convoiter ce bras féminin à la manche retroussée, la courbe féminine de cette fille s'allongeant vers le haut de la fenêtre, sa jupe sous laquelle disparaissaient les colonnettes fermes des jambes nues, et il éprouva avec joie le pouvoir de Katia, sa domination sur lui, sentit sa présence secrète dans toutes les impressions de cette matinée.

Et, avec chaque journée nouvelle, cette présence se faisait sentir avec plus de vivacité et devenait de plus en plus belle à mesure que Mitia se reprenait, s'apaisait, se délivrait de l'acuité maladive des sensations qui faisait que tout le blessait à Moscou et peut-être, en effet, sans motifs suffisants — à mesure qu'il se pénétrait toujours plus complètement du printemps, de la campagne, et oubliait cette Katia ordinaire qui si souvent et si douloureusement, à Moscou, ne se confondait pas avec la Katia créée par son désir.

IX

Pour la première fois, il vivait à la maison comme un homme fait, entièrement indépendant, que sa mère même semblait ne plus traiter comme autrefois ; mais surtout il vivait avec, dans l'âme, le premier vrai amour, réalisant ce que tout son être attendait secrètement depuis son enfance, depuis son adolescence, ce pour quoi uniquement il grandissait et mûrissait, peut-être depuis son premier jour terrestre. Lorsqu'il était encore enfant, une sensation que le langage humain ne pouvait exprimer avait frémi en lui, prodigieuse et mystérieuse. Un jour,

sans doute au printemps aussi, dans un jardin, près d'un buisson de lilas, — il se rappelait encore l'âcre odeur des cantharides, — tout petit, il se tenait près d'une jeune femme, sa bonne, probablement, — et soudain quelque chose s'éclaira pour lui d'une lumière céleste, — peut-être le visage de la jeune femme, peut-être le tablier sur sa poitrine pleine, — et quelque chose passa en lui en un flot chaud et remua véritablement comme un enfant dans le ventre d'une mère... Mais cela avait été comme dans un songe. Tel qu'en songe fut aussi tout ce qui se passa plus tard dans son enfance, dans son adolescence, pendant ses années de lycée. Il éprouva de singulières admirations, et qui ne ressemblaient à rien, pour telle ou telle de ces fillettes qui venaient, accompagnées de leurs mères, à des fêtes enfantines ; une curiosité secrète et avide pour chacun des mouvements de ces petits êtres séduisants qui ne ressemblaient à rien, eux non plus, avec leurs petites robes, leurs petits souliers, leur nœud de ruban de soie sur

leur petite tête. Il éprouva (ceci arriva plus tard, dans le chef-lieu de la province) une admiration déjà beaucoup plus consciente, et qui dura tout un automne, pour une petite lycéenne qui, souvent, le soir, se montrait dans un arbre, derrière le mur du jardin : sa vivacité, son espièglerie, sa petite robe brune, son peigne rond dans les cheveux, ses petites mains sales, son rire, ses cris sonores, tout cela était tel que Mitia pensait à elle du matin au soir, s'attristait et parfois même pleurait, pris d'un insatiable désir. Puis ce sentiment aussi finit de lui-même, fut oublié, et Mitia éprouva de nouvelles admirations, plus ou moins longues, mais toutes également secrètes ; il eut des joies et des chagrins aigus, venant de soudaines passions, nées au bal du lycée ; même, étant en quatrième classe, il eut presque une vraie intrigue avec une élève de sixième, une grande brune aux sourcils noirs : Mitia pour la première fois de sa vie effleura une fois, une seule fois, la douce joue virginale, et en éprouva un frisson

céleste, semblable à celui de sa première communion et tel que jamais plus il n'en connut de pareil, pas même avec Katia. Mais ce roman, lui non plus, n'eut pas de suites et fut oublié ; Mitia n'eut plus pendant longtemps que des langueurs dans le corps, et au cœur des pressentiments et de l'attente. Il sentait maintenant avec une particulière netteté, qu'avant sa rencontre avec Katia, toute sa vie, toutes ses admirations, ses rêves, ses espoirs n'étaient qu'un songe aux visions confuses, que pressentiments, même lorsque le printemps entrait dans son âme, énigmatique et pourtant séduisant.

Il était né à la campagne et il y avait grandi, mais, une fois au lycée, il passait nécessairement à la ville les mois de printemps, à l'exception pourtant de l'avant-dernière année où, étant venu à la campagne pour les jours gras, il était tombé malade et avait, pendant sa convalescence, passé à la maison tout le mois de mars et la moitié d'avril. Ce fut un temps inoubliable. Durant une quinzaine de jours il resta couché,

n'apercevant que par la fenêtre le ciel, la neige, le jardin, les troncs d'arbres et les branches, changeant tous les jours tandis que croissaient dans le monde la lumière et la chaleur. Il regardait : voici le matin, et dans la chambre le soleil met tant de clarté et de chaleur que déjà rampent sur les vitres les mouches qui s'animent... Voici, le lendemain, une des heures de l'après-midi : le soleil est de l'autre côté de la maison et l'on voit par la fenêtre la neige printanière, pâle déjà jusqu'à en être bleue, et un ciel marbré : de gros nuages blancs dans l'azur entre les cimes des arbres ; et le jour suivant, il y a de telles éclaircies dans le ciel nuageux, un tel éclat humide sur l'écorce des arbres, tant de gouttes tombant du toit au-dessus de la fenêtre, qu'on ne se lasse pas de regarder et de se réjouir... Après cela ce furent des brouillards tièdes, de la pluie, la neige en quelques jours fut fondue et mangée, la rivière charria dans le jardin et dans la cour ; la terre se montra, apparaissant noire, joyeuse et neuve.... Et longtemps Mitia

conserva le souvenir d'une journée de la fin de mars où, pour la première fois, il se rendit aux champs à cheval. Le ciel, pas éclatant, mais si vif, luisait, jeune et neuf dans les pâles arbres du jardin ! Un vent encore frais soufflait dans les champs, les chaumes étaient sauvages et roux, mais là où on labourait, — on préparait déjà les semailles d'avoine, — la terre apparaissait noire et grasse, dans sa vigueur primitive. Il allait tout droit, à travers ces chaumes et ces labours, vers un bois qui s'étendait au loin dans les vallons, et dans l'air pur, il l'apercevait nu, petit, visible d'un bout à l'autre ; puis il descendit dans ces vallons sous les sabots de son cheval, faisant craquer l'épaisse feuillée de l'an dernier, ici toute sèche et couleur paille, et là, humide et brune ; il traversa des ravins comblés de ces feuilles où coulait encore l'eau de la neige fondue et où, aux pieds mêmes de son cheval, surgissaient de dessous les buissons des oiseaux d'un or sombre... Qu'était-ce pour lui que tout ce printemps et surtout

ce jour passé aux champs, où soufflait à sa rencontre un vent si frais ; où le cheval, surmontant les chaumes imprégnés d'humidité et les labours noirs, respirait bruyamment de ses larges naseaux, reniflant et s'ébrouant avec une splendide vigueur sauvage ? Il semblait alors que ce printemps-là fût justement son premier amour véritable, ce temps où, continuellement épris de quelqu'un et de quelque chose, il aimait toutes les lycéennes et toutes les filles de l'univers. Mais, Dieu, comme ce temps lui paraissait lointain maintenant ! Comme il était alors un tout petit garçon innocent, simple de cœur, avec ses chagrins, ses joies et ses rêves modestes ! Maintenant il éprouvait pour ce petit garçon une triste et tendre pitié. Son amour sans objet, irréel, était alors un songe ou plutôt le souvenir d'un songe merveilleux. Mais, maintenant, il y avait, en ce monde, Katia, il y avait l'âme en qui ce monde s'était incarné, et qui le dominait tout entier.

X

Une fois seulement, pendant les premiers temps de la vie de Mitia à la campagne, Katia se rappela sinistrement à son souvenir. Tard, un soir, excité par les rêveries voluptueuses que lui inspirait Katia, Mitia sortit un instant sur le perron derrière la maison. Tout était noir, calme, on respirait l'odeur des champs humides. A travers les nuages nocturnes, au-dessus des contours confus des jardins, de menues étoiles larmoyaient. Et, tout à coup, au loin, quelque chose ulula sauvagement, diaboliquement, et se répandit en aboiements, en hurlements.

Mitia tressaillit, se figea, puis descendit avec précaution le perron, pénétra dans l'allée obscure qui paraissait de tous côtés l'épier hostilement, et là, s'arrêtant de nouveau, il attendit, écouta : qu'était-ce, où était ce dont, si subitement, si terriblement, avait retenti le jardin ? Une chouette sans doute qui faisait l'amour et rien d'autre ! pensait-il, mais il se raidissait comme s'il y avait dans cette obscurité l'invisible présence du diable lui-même. Et soudain retentit encore un hurlement sonore qui ébranla toute l'âme de Mitia ; quelque part, tout près de lui, en haut de l'allée, il y eut un craquement, un bruissement : et le diable se transporta silencieusement dans un autre coin du jardin. Là d'abord il aboya, puis se mit à gémir plaintivement, à supplier comme un enfant, à pleurer, à battre des ailes et à ululer avec une délectation douloureuse, à glapir, à éclater d'un rire sardonique comme si on le chatouillait et on le torturait. Tout tremblant, Mitia, des yeux et des oreilles, sondait l'obscurité. Mais le diable

s'interrompit brusquement et, après avoir déchiré le jardin d'un hurlement de lassitude mortelle, disparut comme si la terre l'avait englouti. Après avoir vainement attendu quelques instants encore le recommencement de cette horreur amoureuse, Mitia regagna doucement la maison et, toute la nuit, il fut dans son sommeil torturé par ces pensées et ces sentiments affreux et maladifs en lesquels s'était au mois de mars, à Moscou, transformé son amour. « Ah, pensait-il, qui sait où et avec qui se trouve en ce moment Katia, et n'accomplit-elle pas elle aussi, cette nuit, un amour bestial ? »

Pourtant, le matin, au soleil, ses tourments nocturnes se dissipèrent vite. Il se rappela les pleurs de Katia lorsqu'ils avaient fermement décidé qu'il quitterait Moscou pour quelque temps, il se rappela avec quel enthousiasme elle avait accueilli l'idée qu'il viendrait lui aussi en Crimée au début de juin, et de quelle façon touchante elle l'avait aidé dans ses préparatifs de départ, et comment elle l'avait conduit à la gare... Il tira

la photographie de Katia, contempla longuement sa petite tête coquette, s'étonna de la pureté, de la limpidité de son regard droit, ouvert, légèrement rond. Puis il lui écrivit une lettre particulièrement longue et tendre, pleine de foi en leur amour, et revint à la continuelle sensation de la présence aimante et radieuse de Katia dans tout ce qui faisait sa vie et sa joie.

Il n'avait pas oublié ce qu'il avait éprouvé lorsque son père était mort, neuf ans auparavant. C'était aussi au printemps. Le lendemain de cette mort, après avoir traversé timidement, avec hésitation et effroi, la salle où son père, paré de son uniforme de gentilhomme, était étendu sur une table, ses grandes mains pâles posées sur sa poitrine bombée, la barbe rare et noire, et le nez blanchissant, Mitia sortit sur le perron, jeta un coup d'œil sur l'énorme couvercle du cercueil tendu de brocart d'or, posé près de la porte — et soudain il sentit la présence de la mort dans l'univers. Elle était dans tout, dans la lumière du soleil, dans l'herbe

printanière de la cour, dans le ciel, dans le jardin... Il alla dans le jardin, dans l'allée des tilleuls bariolée de lumière, puis dans les allées latérales plus ensoleillées encore ; il regardait les arbres et les premiers papillons blancs, écoutait le gazouillis délicieux des premiers oiseaux — et ne reconnaissait rien : on sentait dans tout la présence de la mort, de la table effrayante dans la salle, du long couvercle de brocart sur le perron ! L'éclat du soleil n'était plus le même qu'auparavant, ni le verdoiement de l'herbe, ni l'immobilité des papillons sur le gazon printanier, dont le dessus seul était déjà tiède — tout était autre que vingt-quatre heures plus tôt, tout s'était transformé comme si la fin du monde était proche, et le charme du printemps, de son éternelle jeunesse, devint misérable et triste. Cela dura longtemps, cela dura tout le printemps, de même que l'on sentait ou croyait sentir, pendant longtemps encore, dans la maison nettoyée et maintes fois aérée, l'odeur épouvantable, abominable, douceâtre...

Maintenant Mitia éprouvait la même hantise, mais d'un tout autre ordre : ce printemps, le printemps de son premier amour, était, lui aussi, tout différent des autres printemps. De nouveau le monde était transfiguré et semblait rempli d'on ne savait quoi d'étranger, n'ayant d'ailleurs plus rien d'hostile ni de redoutable, mais au contraire se confondant admirablement avec l'allégresse et la jeunesse printanières. Cet élément étranger, c'était Katia ou, plus exactement, cette chose, la plus délicieuse du monde, que Mitia voulait, réclamait d'elle. Maintenant, à mesure que passaient les jours printaniers, il exigeait d'elle toujours davantage. Et maintenant que Katia n'était pas là, qu'il n'y avait que son image, une image inexistante mais seulement désirée, elle semblait ne violer en rien cette chose innocente et belle qu'on exigeait d'elle et, chaque jour, de plus en plus vivement, se faisait sentir en tout, quel que fût l'objet que regardât Mitia.

XI

Dès la première semaine de son séjour à la maison, il le constata avec joie. On n'était qu'à la veille du printemps. Assis avec un livre ouvert près de la fenêtre du salon, Mitia regardait, à travers les troncs des sapins et des pins du jardinet devant la maison, la petite rivière sale coulant dans les prés, et le village sur les coteaux derrière la rivière ; dans les jardins voisins, sur les bouleaux centenaires et nus, les freux s'égosillaient du matin au soir, inlassablement, exténués par une bienheureuse agitation, comme ils ne s'égosillent qu'au début du

printemps ; sur les pentes, l'aspect du village était encore sauvage et gris, et seuls les saules s'y couvraient déjà d'une verdure jaunâtre. Mitia allait au jardin : le jardin était encore bas et nu, transparent ; seules les pelouses verdoyaient, toutes parsemées de petites fleurs turquoise ; le long des allées les buissons s'étaient garnis de feuilles, et dans le ravin qui traversait au midi la partie basse du jardin s'étendait une cerisaie d'un blanc pâle à la floraison menue... Mitia allait dans les champs : les champs étaient encore vides et gris, les chaumes se dressaient encore en brosse, les chemins secs étaient encore violets et grumeleux... Et tout cela était la nudité de la jeunesse, de l'époque de l'attente — et tout cela était Katia. Et il semblait seulement qu'il fût distrait par les filles de journée qui travaillaient dans le domaine, par les ouvriers des communs, les promenades, la lecture, les visites au village chez des paysans de connaissance, les entretiens avec sa mère, les expéditions en droschki qu'il faisait dans les champs avec le staroste,

un soldat en retraite, rude et de haute taille.

Puis une semaine encore s'écoula. Après une nuit où il plut à torrents, le soleil chaud prit tout d'un coup de la force, le printemps perdit sa douceur et sa pâleur, et l'on vit alentour tout changer, non pas de jour en jour, mais d'heure en heure. On commença à labourer, à transformer les chaumes en velours noir, les sentiers entre les champs verdoyèrent, l'herbe de la cour devint plus épaisse, le ciel d'un bleu plus foncé et plus vif, le jardin se couvrit rapidement d'une verdure fraîche et tendre aux regards, les grappes grises des lilas devinrent mauves et odorantes ; sur le vert sombre de leur feuillage verni et sur les chaudes taches de lumière dans les allées apparurent en masse des mouches noires au reflet d'un bleu métallique. Les branches des pommiers et des poiriers étaient encore visibles, à peine touchées par un feuillage grisâtre et particulièrement doux, mais en revanche tout le verger était déjà en fleurs. Les pommiers et les poiriers, étendant partout sous les autres

arbres le réseau de leurs branches tordues, étaient tout frisés d'une neige laiteuse, et chaque jour cette floraison devenait plus blanche, plus épaisse, plus odorante.

Pendant tout ce temps merveilleux, Mitia observait, attentif et joyeux, tous les changements printaniers qui s'accomplissaient autour de lui. Mais au milieu de ces changements, Katia ne s'éloignait pas, ne s'effaçait pas ; bien au contraire elle y participait, s'y ajoutait elle-même avec sa beauté qui s'épanouissait en même temps que le printemps, que ce jardin toujours plus magnifiquement blanc, que ce ciel d'un bleu toujours plus foncé.

XII

Et voici qu'un jour, en entrant dans la salle pleine de ce soleil qui précède le soir, pour y prendre le thé, Mitia vit soudain, près du samovar, le courrier que, toute la matinée, il avait vainement attendu. Il s'approcha vite de la table, — depuis longtemps, bien longtemps, Katia aurait dû répondre, ne fût-ce qu'à une seule des lettres qu'il lui avait envoyées, — et ses yeux inquiets y virent briller une enveloppe élégante couverte d'une pauvre petite écriture familière. Il s'en empara, sortit de la maison et traversa le jardin par l'allée principale. Il s'en alla

dans la partie la plus éloignée, là où le jardin était coupé par un ravin, s'arrêta, regarda autour de lui et déchira vivement l'enveloppe. La lettre était brève, quelques lignes en tout, mais Mitia fut obligé de la relire une demi-douzaine de fois avant de comprendre, tant son cœur battait. « Mon aimé, mon unique ! » lisait-il et relisait-il, et sous l'effet de ces exclamations, la terre se dérobait sous ses pieds. Il leva les yeux : radieux et triomphal, le ciel brillait au-dessus du jardin ; tout alentour luisait la blancheur neigeuse du jardin ; dans la fraîche verdure des buissons lointains, le rossignol, sentant déjà le petit froid qui précède le soir, chantait d'une voix nette et forte, avec toute la douceur de l'abnégation — et le sang reflua du visage de Mitia, il eut des fourmillements dans les cheveux...

Il revint lentement à la maison — la coupe de son amour était pleine jusqu'aux bords. Et les jours suivants il la porta en lui avec autant de précaution, attendant une nouvelle lettre, paisible, heureux et même fier.

XIII

Les jours passaient, se succédaient, mais il n'arrivait point de nouvelle lettre. « Elle arrivera, elle arrivera ! » se disait Mitia, mais elle n'arrivait toujours pas. Et, petit à petit, il fut pris d'une secrète inquiétude qui, non seulement le jour, mais même la nuit, pendant son sommeil, troublait son bonheur et son insouciance.

Le jardin s'embellissait de parures variées, le jardin fleurissait.

Le vieil érable énorme et de partout visible, qui dominait la partie méridionale du jardin, devint encore plus grand et plus

visible, se couvrant jusqu'à la dernière branche d'une verdure éclatante et merveilleusement opulente.

Plus haute et plus visible aussi était devenue la grande allée que Mitia regardait constamment par ses fenêtres ; les cimes de ses vieux tilleuls, couvertes également, quoique encore transparentes, d'un dessin de feuillage juvénile, s'étaient élevées et tendaient au-dessus du jardin une plate-bande vert clair.

Plus bas que l'érable, plus bas que l'allée et les autres arbres verdoyants, s'étendait toute une mer de floraisons crémeuses qui embaumaient à la lumière du soleil.

Et tout cela, la cime de l'érable énorme et touffue, la bande vert clair de l'allée, la blancheur nuptiale des pommiers, des poiriers et des merisiers, le soleil, l'azur, et tout ce qui s'était épanoui dans le bas du jardin, dans le ravin, le long des allées et des sentiers et au pied du mur de la maison, c'est-à-dire les buissons de lilas, d'acacia, de groseilliers, la bardane, les orties, l'absinthe,

tout cela surprenait et ravissait par son épaisseur, sa fraîcheur, sa nouveauté.

La végétation qui, de tous côtés, encerclait la cour verte et propre la faisait paraître plus étroite, la maison semblait plus petite et plus jolie. Elle avait l'air d'attendre des visites ; pendant des journées entières, les portes et les fenêtres étaient ouvertes dans toutes les pièces, dans la salle blanche, dans le salon bleu suranné, dans le petit boudoir, bleu aussi et orné de miniatures, et dans la bibliothèque ensoleillée, grande pièce d'angle, vide, avec des icones anciennes dans le coin d'honneur et de basses armoires de frêne le long des murs. Et partout regardaient dans les pièces les arbres en fête qui s'étaient rapprochés de la maison avec leur verdure diverse, tantôt claire, tantôt sombre, et du bleu éclatant entre leurs branches.

Mais la lettre ne venait pas. Et déjà Mitia se sentait mal à l'aise. Il savait que Katia était incapable d'écrire et qu'il lui était difficile de se mettre à sa table, de trouver une

plume, du papier, une enveloppe, mais surtout de ne pas oublier d'acheter un timbre et de s'arrêter près d'une boîte aux lettres. Il se disait bien qu'il avait été tranquille durant quinze jours entiers avant de recevoir la première lettre, mais, de nouveau, ces considérations raisonnables lui étaient d'un faible secours. L'assurance heureuse et même orgueilleuse avec laquelle il attendait quelques jours plus tôt une seconde lettre avait disparu ; il languissait, s'alarmait de plus en plus. Car une lettre telle que la première devait être aussitôt suivie de quelque chose de plus beau et de plus réjouissant encore. Mais Katia se taisait.

Il n'allait plus que rarement au village et aux champs. Pendant quelque temps il resta même dans la bibliothèque à fouiller dans les armoires de frêne, à feuilleter des revues qui se desséchaient et jaunissaient là depuis des dizaines d'années. Il n'avait pas de goût pour la lecture, — ce n'était pas en vain que Protassov le qualifiait d' « illettré », — mais il y avait dans ces revues beaucoup de beaux

vers de vieux poètes, des strophes merveilleuses qui, bien entendu, parlaient presque toujours de la même chose, — de ce dont sont pleins tous les vers et tous les chants depuis le commencement du monde, de ce dont son âme aussi vivait maintenant et qu'invariablement il pouvait rapporter à lui-même, à son amour, à Katia.

C'était un printemps merveilleux,
Ils étaient assis sur le rivage,
Elle était au matin de ses jours,
Il avait une moustache à peine brunissante...

Et souvent, pendant des heures entières, il ne sortait pas du calme ensoleillé de la bibliothèque, restant assis immobile dans un fauteuil, près de l'armoire ouverte, et se torturait délicieusement à lire et à relire :

Les gens dorment, ami, allons dans le jardin ombreux;
Les gens dorment et seules les étoiles nous regardent,
Mais elles non plus ne voient pas à travers les branches,
Et ne nous entendent pas — seul le rossignol nous [entend —
Mais non, lui non plus ne nous entend pas : il chante [trop haut.

Seuls peut-être le cœur et la main nous entendent,
Le cœur sait combien de joies terrestres,
Combien de bonheur nous avons apporté ici.

Toutes ces lignes enchanteresses, tous ces appels lui semblaient siens et n'être adressés qu'à celle que lui, Mitia, ne cessait de voir en tout et partout, et parfois ils prenaient un accent presque menaçant :

Au-dessus des eaux lisses
Les cygnes agitent leurs ailes,
Et la rivière ondule.
Oh, viens ! les étoiles brillent,
Les feuilles lentement frémissent,
Et les nuages s'avancent...

Fermant les yeux, frissonnant, il répétait plusieurs fois de suite cet appel, ce cri du cœur débordant de force amoureuse, avide de triomphe et d'un dénouement bienheureux. Puis, longuement, il regardait le jardin blanc derrière la fenêtre, la verdure des buissons, l'érable de son grand-père dominant tout le jardin, il écoutait le silence profond de la campagne qui entourait la maison — et il hochait amèrement la tête. Non, elle

ne répondait pas, elle brillait, muette, quelque part là-bas dans le monde moscovite, étranger et lointain ! Était-ce bien là sa place ? Ne lui disait-il pas :

Te rappelles-tu, Marie,
Une antique maison
Et les tilleuls centenaires
Au-dessus de l'étang somnolent,
Les allées silencieuses,
Le vieux jardin abandonné,
Et dans la haute galerie
La longue rangée des portraits ?

Et des larmes incompréhensibles brûlaient dans ses yeux, tandis qu'il lisait ces vers qui semblaient si peu convenir à son amour et cependant l'attendrissaient, on ne savait pourquoi, jusqu'à la souffrance :

Je suis à toi, ô ma chênaie !
Mais je ne suis pas venu seul
Te demander un abri protecteur
Contre les destins contraires.
J'ai amené sous ton ombre sacrée
La compagne de mes prières,
Une jeune épouse,
Avec un enfant dans ses bras...

Mais le plus souvent, il était emporté dans un tout autre monde :

L'ardent midi invite à la paresse,
Et chaque son se tait parmi les feuilles ;
Dans chaque rose odorante et fastueuse
Dort en se prélassant un brillant scarabée.

Il lisait et rêvait passionnément à sa prochaine rencontre avec Katia en Crimée, et à cette ville de Miskhor qu'il se représentait facilement, car deux fois il avait été en Crimée. Mon Dieu, mon Dieu, était-il possible qu'après avoir tant attendu, il ne vît jamais ce midi ardent, les roses, les lauriers, la mer brûlant entre les cyprès d'une flamme bleue? Se pouvait-il que Dieu le privât du bonheur de lui dire un jour :

Te souviens-tu du soir où la mer bruissait,
Où dans l'églantier le rossignol chantait,
Où des branches embaumées d'acacia blanc
Se balançaient sur ton chapeau?

Cette question sans réponse le glaçait et le faisait pâlir ; il regardait stupidement devant lui, puis lentement penchait la tête...

Et de nouveau la tristesse, la tendresse fondaient, refluaient de son cœur — et de nouveau s'élevait et se développait quelque chose de cruel et de sinistre, de passionné et de redoutable comme une adjuration inéluctable :

Au-dessus des eaux lisses
Les cygnes agitent leurs ailes
Et la rivière ondule.
Oh, viens! les étoiles brillent,
Les feuilles lentement frémissent,
Et les nuages avancent...

XIV

Un jour, ayant fait la sieste après le dîner, — on dînait à midi, — Mitia sortit de la maison et alla, sans se presser, dans le jardin. Là, des filles travaillaient souvent à buter les pommiers. Et ce jour-là elles travaillaient. Mitia alla s'asseoir près d'elles pour bavarder un peu, comme il en avait alors pris l'habitude.

La journée était calme et chaude. Mitia marchait dans l'ombre ajourée de l'allée et voyait loin, à sa droite, s'étendre sous le soleil les branches frisées, d'un blanc de neige. La floraison des poiriers était parti-

culièrement abondante et vigoureuse, et cette blancheur mélangée à l'azur éclatant du ciel donnait un reflet violet. Poiriers et pommiers fleurissaient et répandaient leurs fleurs, la terre remuée à leur pied était toute jonchée de pétales fanés. On respirait dans l'air tiède leur odeur douceâtre et tendre, mêlée à celle du fumier chauffé qui fermentait dans la cour aux bestiaux. Parfois, un petit nuage passait, le ciel, d'outremer, devenait d'un bleu plus clair, et les odeurs putrides devenaient plus tendres, plus sucrées. Et toute la torpeur tiède de ce paradis printanier était remplie du bourdonnement somnolent et heureux des abeilles et des frelons, enfouis dans sa neige frisée. Et tout le temps, dans un ennui béat, quelque rossignol, çà ou là, pépiait comme pendant le jour.

L'allée se terminait au loin par une porte donnant sur l'aire à blé. Là-bas, à gauche, dans l'angle du talus du jardin, s'étendait une sapinière noire. Près de la sapinière, entre les pommiers, deux filles se tenaient,

taches bariolées. Comme toujours, Mitia, du milieu de l'allée, se dirigea vers elles, et, courbé, passa sous les branches basses et étendues, dont la caresse féminine effleurait son visage, et qui sentaient le miel et le citron. Et, comme toujours, l'une des filles, la maigre et rousse Sonka, dès qu'elle l'eut aperçu, éclata d'un rire sauvage.

— Oh, voilà le maître ! cria-t-elle avec une crainte simulée, et, sautant à bas d'une grosse branche de poirier sur laquelle elle se reposait, elle s'élança vers sa bêche.

Une autre fille, Glachka, feignit, au contraire, de ne pas voir Mitia, et, sans se presser, appuyant fortement sur le fer de la bêche son pied chaussé d'un souple chausson de feutre noir rempli de pétales blancs, enfonçant vigoureusement la bêche dans le sol et retournant les mottes, se mit à chanter très haut, d'une voix forte et agréable : « Ah, mon jardin, mon jardin, pour qui donc fleuris-tu ? » C'était une grande fille aux traits masculins, et toujours sérieuse.

Mitia s'approcha et s'assit à la place de

Sonka sur la vieille branche de poirier appuyée contre le paumillon d'une charrue. Sonka lui lança un regard vif et demanda haut, en affectant la désinvolture et la gaieté :

— Vous venez donc seulement de vous lever? Vous avez donc fait un si beau rêve? Vous n'avez pas entendu le rossignol chanter sous votre fenêtre? Prenez garde de laisser passer l'occasion !...

Mitia lui plaisait et par tous les moyens elle essayait de le cacher, mais vainement ; devant lui elle restait gauche, disait n'importe quoi, mais avec de continuelles allusions, devinant confusément que l'air constamment distrait de Mitia n'était pas naturel. Elle soupçonnait que Mitia fréquentait Paracha ou, du moins, la recherchait, elle était jalouse, lui parlait tour à tour tendrement et rudement, et le regardait tantôt avec une langueur qui laissait deviner ses sentiments et tantôt avec une froideur hostile. Et tout cela causait à Mitia un étrange plaisir.

La lettre n'arrivait toujours pas ; il ne vivait plus, mais existait seulement d'un jour à l'autre dans une perpétuelle attente, de plus en plus accablé par cette attente et par l'impossibilité de trouver quelqu'un à qui confier le secret de son amour et de son tourment, de parler de Katia, et de son espoir d'aller en Crimée ; c'est pourquoi les allusions que Sonka faisait à son amour lui étaient agréables ; malgré tout, ces conversations semblaient toucher au mystère dont son âme souffrait. Il était aussi ému de ce que Sonka était éprise de lui, ce qui les rapprochait un peu, faisait d'elle en quelque sorte la complice secrète de la vie amoureuse de son âme et lui donnait même parfois l'étrange espoir que Sonka pourrait, soit devenir la confidente de ses sentiments, soit remplacer, dans une certaine mesure, Katia : car Sonka aussi était une jeune fille, une femme, cette chose terrible et merveilleuse, ce féminin vers quoi il aspirait si avidement.

Cette fois encore, Sonka, sans s'en rendre

compte, avait touché à son secret : « Prenez garde de laisser passer l'occasion ! » Il regarda tout autour de lui : devant ses yeux, la masse vert sombre de la sapinière semblait presque noire sous le jour éclatant, et le ciel, qui apparaissait à travers ses cimes, pointues, était d'un bleu particulièrement splendide. La jeune verdure des tilleuls, des érables, des ormes, tout éclairée par le soleil qui la pénétrait de toutes parts, formait au-dessus du jardin un abri léger et joyeux, et versait sur l'herbe, les sentiers et les pelouses, un bariolage d'ombre et de taches vives ; sous cet abri, les blanches fleurs chaudes et parfumées semblaient de porcelaine, elles brillaient et s'illuminaient là où le soleil les pénétrait. Mitia pensa :

Il n'est au monde que cet abri
Ombreux d'érables sommeillants ;
Il n'est au monde que les bandeaux
Parfumés d'une chère petite tête...

et, souriant malgré lui, il demanda à Sonka :

— Quelle occasion puis-je donc laisser passer en dormant ? Le malheur est justement que je n'ai aucune occasion en vue.

— Taisez-vous donc ! répondit Sonka d'un ton rude et gai. Et ayant ainsi l'air de douter que Mitia n'eût pas d'affaires amoureuses, elle lui fit encore plaisir. Soudain, elle se mit à crier après un petit veau roux, avec une touffe de poils blancs et frisés sur le front, qui était lentement sorti de la sapinière et, s'étant approché d'elle par derrière, mâchait le volant de sa robe d'indienne :

— Ah ! veux-tu bien me laisser tranquille ! Un joli enfant que Dieu m'a envoyé là !

— C'est vrai qu'on te demande en mariage ? — demanda Mitia qui ne savait que dire et voulait prolonger la conversation. — On dit que la famille est riche, que le gars est joli garçon, et que toi, tu as refusé, que tu ne veux pas écouter ton père...

— Riche, mais bête. Il fait tôt nuit dans sa tête, — répondit vivement Sonka, vaguement flattée. — Je pense peut-être à quelqu'un d'autre...

La sérieuse et taciturne Glachka hocha la tête sans interrompre son travail :

— Tu parles à tort et à travers, dit-elle à mi-voix, tu dis des bêtises ici et on cancanera au village...

— Tais-toi ! ne glousse pas ! cria Sonka. Je ne suis pas une corneille, je sais me défendre.

— Quel est donc cet autre à qui tu penses ? demanda Mitia.

— Mais je vais vous le dire, bien sûr ! répliqua Sonka. Tenez, je suis amoureuse de votre vieux berger. Quand je le vois, j'en ai chaud jusqu'aux talons ! Je suis comme vous, je monte les vieux chevaux, — continua-t-elle, provocante, faisant sans doute allusion à Paracha qui avait vingt ans et était déjà considérée dans le village comme une vieille fille. Et, lâchant soudain sa bêche, avec une audace à laquelle son amour secret pour son jeune maître lui donnait une sorte de droit, elle s'assit par terre, allongea et écarta légèrement ses jambes chaussées de demi-bottes vieilles et lourdes et de bas de

laine beige, et laissa retomber ses bras avec abandon :

— Oh, je n'ai rien fait et je suis lasse ! cria-t-elle en riant. « Mes bottes sont trouées », chanta-t-elle d'une voix perçante :

Mes bottes sont trouées,
Leurs bouts sont laqués,
Chez les filles ou chez les femmes
C'est tout pareil !

et de nouveau elle cria en riant :

— Venez avec moi vous reposer dans la cabane, je suis prête à tout !

Ce rire gagna Mitia. Avec un large et timide sourire, il sauta à bas de la branche et, s'approchant de Sonka, se coucha et posa sa tête sur les genoux de la jeune fille. Sonka la repoussa, et lui la reposa, pensant de nouveau en vers — il en avait tant lu ces jours derniers :

O Rose, je le vois : la force du bonheur
A dénoué tes bandelettes éclatantes
Et les a mouillées de rosée.

Immense, inconcevable,
Suave et bienheureux,
Le monde de l'amour apparaît à mes yeux!

— Ne me touchez pas ! — s'écria Sonka, maintenant sincèrement effrayée, en essayant de soulever et de repousser la tête fortement appuyée de Mitia. — Sinon, je vais crier à faire hurler les loups dans la forêt ! Il n'y a rien pour vous, chez moi. Ça a brûlé, mais c'est éteint ! Je suis maigre, je suis sonore et je ne vous conviens pas !

Mitia avait fermé les yeux et se taisait. Le soleil, se dispersant à travers le feuillage, les branches et les fleurs de poirier, chatouillait de taches chaudes et bariolées le visage de Mitia. Sonka, avec une tendre méchanceté, tira ses cheveux noirs et drus — « comme les crins d'un cheval », cria-t-elle — et lui couvrit les yeux avec sa casquette ; lui, sous sa nuque, sentait les jambes de Sonka, — la plus terrible chose du monde, les jambes de femme! — le haut de sa tête touchait le ventre de la jeune fille, il sentait l'odeur de sa jupe et de son corsage

d'indienne, et tout cela se confondait avec le jardin en fleur et avec Katia ; le pépiement langoureux des rossignols proches et lointains, l'intarissable bourdonnement d'innombrables abeilles, voluptueusement somnolent, l'air tiède et fleurant le miel, et même la simple sensation de la terre, sous son dos, tout cela le tourmentait et le laissait altéré d'un bonheur surhumain. Soudain quelque chose dans la sapinière s'agita, éclata d'un rire gai et méchant, puis un sonore « coucou » retentit, si effroyable, si net, si proche et si distinct, que l'on entendait le râle et le tremblement de la petite langue pointue et que le désir de Katia, la soif d'obtenir d'elle, immédiatement, coûte que coûte, ce bonheur surhumain, s'empara de Mitia si furieusement, qu'à l'extrême surprise de Sonka, il se leva brusquement et s'en alla à grands pas, après avoir en chemin crié avec un rire forcé :

— Non, je préfère aller prendre le thé ; on est bien près de mal faire, avec toi !

En même temps que se levait en lui ce

désir forcené, cette soif de bonheur, sous l'effet de cette voix sonore qui avait soudain retenti dans la sapinière avec une si terrible netteté et avait comme ouvert le sein de tout ce monde printanier, Mitia s'imagina tout à coup que la lettre ne viendrait pas et ne pouvait pas venir, qu'à Moscou quelque chose était arrivé ou allait arriver, que tout était perdu, fini !

XV

Arrivé à la maison, il s'arrêta un instant devant la glace dans le grand salon. « Elle a raison, pensa-t-il, j'ai des yeux sinon byzantins, du moins déments. Et cette maigreur, cette gaucherie rude et osseuse, ces sourcils anguleux et lugubres, ces cheveux noirs et drus, de vrais crins de cheval ! comme dit Sonka ! »

Et il essaya de sourire de sa grande bouche avec cette « gaucherie puérile et charmante » pour laquelle Katia prétendait l'aimer. Et, de fait, tout fut embelli aussitôt par ce sourire, même forcé. Il sentit lui-

même combien il était tendre, puérilement gai, désemparé.

Mais il entendit derrière lui un piétinement rapide de pieds nus. Troublé, il se retourna.

— Faut croire que vous êtes tombé amoureux pour vous regarder tout le temps dans la glace, — dit avec une badinerie affectueuse Paracha qui, passant devant lui avec un samovar bouillant, courait vers le balcon. — Votre maman vous cherchait, ajouta-t-elle, en posant le samovar sur la table à thé. Et, se retournant, elle jeta à Mitia un regard vif et pénétrant.

« Tout le monde sait, tout le monde devine », pensa Mitia, et il demanda avec effort :

— Où est-elle ?

— Dans sa chambre. Maintenant elle va venir prendre le thé...

Le soleil, ayant contourné la maison et passant déjà à l'occident, jetait des regards miroitants sous les pins et les sapins qui, de leurs rameaux en aiguilles, ombrageaient

le balcon. En dessous, les buissons de fusain brillaient comme du verre, d'un éclat égal et tout à fait estival. Sur la table, couverte d'une ombre légère et, çà et là, de taches ardentes de lumière, la nappe resplendissait. Les guêpes tournoyaient au-dessus de la corbeille de pain blanc, du vase en cristal taillé plein de confiture, et des tasses. Et tout ce tableau disait le bel été rustique et combien on pourrait être heureux et insouciant. Pour aller au-devant de sa mère qui, naturellement, comprenait aussi bien que tous les autres son état, et pour lui montrer qu'il n'avait dans l'âme aucun lourd secret, Mitia sortit du salon dans le corridor sur lequel donnaient sa chambre, celle de sa mère et deux autres pièces où habitaient en été Ania et Kostia. Le corridor était sombre, la chambre d'Olga Petrovna légèrement bleuâtre. Toute la pièce, étroite et intime, était encombrée des plus vieux meubles de la maison, de chiffonniers, de commodes, d'un grand lit, d'icones devant lesquelles brûlait, comme d'habitude, une veilleuse bien

qu'Olga Petrovna ne fût point particulièrement dévote. Devant les fenêtres ouvertes une ombre large s'étendait sur un parterre de fleurs négligé à l'entrée de la grande allée ; au delà de cette ombre, le jardin, radieusement vert et blanc, était éclairé d'aplomb. Indifférente à cette vue depuis longtemps familière, baissant vers son ouvrage ses yeux abrités de lunettes, Olga Petrovna, une femme de quarante ans, grande et maigre, noire et grave, était assise près de la fenêtre, dans un fauteuil, et maniait rapidement son crochet.

— Tu m'as demandé, maman ? dit Mitia en entrant et en s'arrêtant sur le seuil.

— Mais non, je voulais simplement te voir. Maintenant, je ne te vois plus guère qu'à dîner, répondit Olga Petrovna, sans interrompre son travail, avec un calme singulier, presque exagéré.

Mitia se rappela que, le 9 mars, Katia avait dit qu'elle avait, sans savoir pourquoi, peur de sa mère ; il se rappela le sens adorable et secret qu'il y avait sans nul doute

dans ces paroles, et il eut envie de laisser tomber sa tête sur les genoux de sa mère et de verser des larmes amères. Il balbutia gauchement :

— Mais tu avais peut-être quelque chose à me dire ?

— Rien, sinon que tu sembles t'ennuyer ces derniers temps, reprit Olga Petrovna. Pourquoi n'irais-tu pas voir des voisins, par exemple les Metchersky ?... Une maison pleine de jeunes filles à marier, ajouta-t-elle en souriant. C'est une famille très agréable, à mon avis, très accueillante.

— J'irai avec plaisir un de ces jours, répondit Mitia avec effort, mais allons prendre le thé, on est si bien là-bas sur le balcon... Nous pourrons y causer, ajouta-t-il, sachant parfaitement que sa mère était trop pénétrante et trop discrète pour revenir sur cet entretien inutile.

Ils restèrent sur le balcon presque jusqu'à l'heure du coucher. Après le thé, la mère de Mitia continua à faire du crochet et de parler des voisins, d'Ania et de Kostia, — « Ania

doit repasser en août son examen », — et de la maison. Mitia écoutait, répondait parfois, mais ressentait constamment la même impression que celle qu'il avait éprouvée, la veille de son départ de Moscou ; il lui semblait de nouveau qu'il était dans l'ivresse d'une grave maladie, et qu'encore une fois il s'arrachait à Katia, qu'il revivait une nouvelle séparation, — sûrement il était arrivé à Moscou quelque événement fatal ! — et une séparation cette fois si terrible qu'en comparaison, celle d'il y avait un mois était un immense bonheur...

Le soir, deux heures durant, sans arrêt, il parcourut la maison d'un bout à l'autre, le grand et le petit salon, le boudoir et la bibliothèque, jusqu'à la fenêtre ouverte au midi sur le jardin. A travers les branches des sapins et des pins, le couchant rougeoyait doucement aux fenêtres du grand et du petit salon ; on entendait les voix et les rires des ouvriers réunis pour le souper près des communs. Dans l'enfilade des pièces, par la fenêtre de la bibliothèque, on apercevait

l'azur nu et incolore du ciel vespéral et, en haut, une étoile rose, immobile ; sur ce fond d'azur se dessinaient, pittoresques comme un tableau, la cime verte de l'érable et la blancheur hivernale de tout ce qui fleurissait dans le jardin. Mais lui, marchait et marchait toujours, sans plus se préoccuper de ce qu'on en penserait à la maison. Ses dents étaient si serrées qu'il en avait mal à la tête.

XVI

Ce jour-là son amour subit une crise terrible.

Dès lors, il cessa de suivre tous les changements qu'apportaient autour de lui le printemps et l'été proche. Il les voyait et même les sentait, ces changements, mais ils perdaient leur valeur propre et Mitia n'en tirait plus qu'une jouissance douloureuse : plus il faisait beau, plus il souffrait. Maintenant Katia était devenue une véritable hantise, elle était en tout et derrière tout, jusqu'à l'absurdité, et comme chaque journée nouvelle apportait cette confirmation

toujours plus atroce que pour lui, Mitia, Katia n'existait presque plus, qu'elle était au pouvoir d'un autre, qu'elle accomplissait quelque action monstrueuse, donnant à un autre son moi et son amour qui devait appartenir entièrement à lui, Mitia, — alors tout dans l'univers fut contrarié, sembla inutile, douloureux, et d'autant plus inutile et plus douloureux que tout était plus beau.

Autour de lui, toutes choses continuaient à vivre d'une vie égale, accomplissant dans la mesure de leurs forces ce qu'elles devaient et pouvaient faire. Seul, il était hors de cette vie, ne faisant rien, mais aspirant à quelque chose d'également nécessaire — cent fois plus même que tout le reste — mais en même temps d'incommensurable et, c'était maintenant de plus en plus clair, d'absolument impossible.

La nuit, il ne dormait presque plus. Le charme de ces nuits de lune était incomparable. Doucement, doucement, le jardin s'étendait, laiteux. Prudemment, épuisés de volupté, les rossignols chantaient, rivalisant,

dans leurs chansons, de douceur et de finesse, de pureté, de netteté, de sonorité. Et la lune, douce, tendre, toute pâle, était basse au-dessus du jardin, fidèlement accompagnée par une houle légère, et d'un charme indicible, de nuages bleuâtres. Mitia couchait les rideaux ouverts et, toute la nuit, la lune et le jardin regardaient par ses fenêtres. Chaque fois qu'il ouvrait les yeux et jetait un regard sur la lune, aussitôt il prononçait en lui-même comme un possédé : « Katia! » et avec tant d'extase et de douleur qu'il en était lui-même stupéfait : en quoi, en effet, la lune pouvait-elle lui rappeler Katia ? — et pourtant elle la lui rappelait et, ce qu'il y avait de plus étonnant, elle la lui rappelait visuellement! Parfois, il ne voyait tout simplement rien : le désir de Katia, le souvenir de ce qui s'était passé entre eux, seul à seul, à Moscou, l'étreignaient avec tant de force qu'il était tout tremblant d'un frisson de fièvre, claquait des dents et demandait à Dieu — et toujours vainement — d'avoir Katia avec lui, sur ce lit, ne fût-ce qu'en

songe. Un jour, il avait été avec elle au Grand-Théâtre entendre *Faust* avec Sobinov et Chaliapine. Sans qu'il sût pourquoi, tout, ce soir-là, lui parut particulièrement admirable : l'abîme clair, déjà surchauffé et parfumé par la foule, béant sous leurs yeux, les étages de velours rouge et la dorure des loges débordant de toilettes brillantes, et, au-dessus de cet abîme, l'éclat perlé d'un lustre gigantesque ; les sons de l'ouverture se répandant, loin, en bas, sous la baguette du chef d'orchestre, tantôt avec un roulement diabolique, tantôt avec une tendresse, une mélancolie infinies : « Il était un roi de Thulé... » Après ce spectacle, il avait reconduit Katia par une très froide nuit de lune, il était resté avec elle plus tard que jamais, avait été plus que jamais épuisé de baisers et avait emporté le ruban de soie dont elle nouait sa natte pour la nuit. Maintenant, par ces torturantes nuits de mai, il en était venu à ne pouvoir penser sans frémir à ce ruban enfermé à deux pas de lui dans sa table de travail.

Le jour, il dormait, puis se rendait à cheval au village où il y avait une gare et un bureau de poste. Les journées continuaient à être belles. De temps à autre, il pleuvait, des orages et des averses passaient, et, de nouveau, le soleil chaud brillait, accomplissant sans trêve son travail pressé dans les jardins, les champs et les bois. Le jardin finissait de fleurir, perdait ses fleurs, mais, en revanche, devenait toujours plus épais et plus sombre. Déjà les bois se noyaient dans d'innombrables fleurs et dans de hautes herbes, et, par la voix des rossignols et des coucous, leur profondeur sonore ne cessait de vous appeler vers leurs masses vertes. Depuis longtemps déjà et sans laisser de trace, la vaste nudité virginale des champs avait disparu, — maintenant ils étaient entièrement recouverts par la poussée diversement riche des blés. Mitia passait des journées entières dans ces bois et dans ces champs.

Il avait trop honte de rester chaque matin, sur la terrasse ou au milieu de la

cour, à attendre vainement le staroste ou quelque ouvrier venant de la poste. D'ailleurs, le staroste et les ouvriers n'avaient pas toujours le temps de faire huit verstes pour des vétilles. Alors, il prit l'habitude d'aller lui-même à la poste. Mais lui aussi revenait invariablement avec un numéro du journal ou une lettre d'Ania ou de Kostia. Ses tourments atteignaient à l'extrême limite. Les champs et les bois qu'il traversait l'accablaient si violemment de leur beauté, de leur bonheur, qu'il commençait à sentir dans sa poitrine une douleur physique qui persistait et ne s'en allait plus, comme si pour toujours elle s'installait en lui. Et parfois, en plein champ, il arrêtait son cheval, regardait au loin, vers le nord, du côté de Moscou, puis tombait sur le cou de sa monture, suffoqué par les larmes.

Un jour, au soir tombant, il traversait, en revenant de la poste, une propriété voisine, inhabitée et située au milieu d'un grand et vieux parc qui se confondait avec le bois de bouleaux environnant. Il passait par la *belle

perspective*, comme les paysans appelaient l'allée principale de ce domaine. Elle était bordée par deux rangs d'énormes sapins noirs. Magnifiquement lugubre, large, toute couverte d'une épaisse couche rousse d'aiguilles glissantes, elle menait à une antique demeure qui s'élevait tout au bout, là où les deux côtés de l'allée se rejoignaient presque, dans le lointain. La lumière rouge, sèche et paisible du soleil qui descendait à gauche, derrière le parc et la forêt, éclairait obliquement entre les troncs d'arbres le bas de ce couloir, illuminant son tapis d'aiguilles dorées. Il régnait alentour un silence si enchanté, — seule la voix des rossignols retentissait d'un bout à l'autre du parc, — les sapins et les jasmins dont les buissons entouraient toute la maison sentaient si bon, Mitia devinait dans tout cela un si grand, un si ancien bonheur, et tout à coup il vit avec une si terrible netteté, sur le vaste balcon vétuste, au milieu des buissons de jasmin, Katia sous l'aspect de sa jeune femme, qu'il sentit lui-même qu'une pâleur mortelle lui

crispait le visage et qu'il dit fermement, à voix si haute que toute l'allée pouvait l'entendre :

— Si dans huit jours je n'ai pas de lettre, je me tuerai !

XVII

Le lendemain, il se leva très tard. Après le dîner il resta sur la terrasse, tenant un livre sur ses genoux ; il regardait les pages couvertes de lettres et pensait confusément :

— Faut-il aller ou non à la poste ?

Il faisait fort chaud ; au-dessus de l'herbe attiédie et des fusains luisant comme du verre, des couples de papillons blancs se poursuivaient. Il observait les papillons, chassait les mouches qui se collaient à sa joue, et de nouveau se demandait :

— Aller à la poste, ou non ? Y aller ou cesser d'un seul coup, envoyer au diable ces courses honteuses ?

Monté sur un étalon, le staroste apparut dans l'encadrement du portail. Il jeta un regard sur la terrasse et s'y dirigea tout droit. Quand il fut près, il arrêta son cheval et, clignant de l'œil, dit :

— Bonjour. Toujours en train de lire ?

Et il regarda tout autour de lui en souriant.

— Votre maman dort ? demanda-t-il à mi-voix.

— Je pense que oui, répondit Mitia. Qu'est-ce qu'il y a ?

Le staroste resta un instant silencieux, puis tout à coup dit sérieusement :

— Je ne dis pas, mon jeune maître : il n'est pas mauvais de lire, mais il y a temps pour tout. Pourquoi vivez-vous comme un moine ? Il n'y a donc pas assez de filles et de femmes ?

Mitia, sans répondre, baissa les yeux vers son livre.

— D'où viens-tu ? demanda-t-il au staroste sans le regarder.

— De la poste, et naturellement il n'y avait pas la moindre lettre, sauf un journal.

— Pourquoi « naturellement » ?

— Parce qu'on est encore en train d'écrire et qu'on n'a pas fini, — répondit d'un ton grossier et moqueur le staroste froissé que Mitia n'eût pas poursuivi l'entretien. — Tenez ! ajouta-t-il en tendant à Mitia un imprimé. Et, touchant son cheval, il s'en alla.

« Je me tuerai ! » pensa fermement Mitia, regardant le livre sans rien voir.

Mais, en même temps, il avait mal dans les reins, comme il arrive lorsque, de très haut, on regarde à ses pieds dans un gouffre. Il était clair que le staroste voulait lui proposer de l'aboucher avec quelqu'un...

XVIII

Mitia ne pouvait pas ne pas comprendre lui-même qu'il était impossible d'imaginer chose plus absurde que celle-ci : se tuer, se casser la tête, interrompre d'un seul coup le battement d'un jeune cœur solide, briser pensée et sentiment, devenir sourd, aveugle, disparaître de ce monde indiciblement beau qui, pour la première fois, venait de se révéler entièrement à lui, se priver instantanément et à jamais de toute part à cette vie où il y a Katia et l'été approchant, où il y a le ciel, les nuages, le soleil, le vent tiède, les blés dans les champs, les bourgs, les villages, les

filles, sa mère, le domaine, Ania, Kostia, les vers dans les vieilles revues, et quelque part, là-bas, Sébastopol, les ardentes montagnes lilas couvertes de forêts de pins et de hêtres, les Tatars, leurs arabas blanchies d'une chaude poussière, la route étouffante et aveuglante de blancheur, les jardins de Livadia et d'Aloupka, le sable surchauffé près de la mer brillante, des enfants et des baigneuses hâlés — et de nouveau Katia en robe blanche, sous une ombrelle blanche, assise sur les galets, tout contre les vagues éblouissantes, provoquant le sourire involontaire d'un bonheur sans cause...

Il le comprenait, mais que pouvait-il faire ? Comment et où s'enfuir de ce cercle enchanté, d'autant plus douloureux et plus intolérable qu'on y était mieux ? C'était là précisément ce qui dépassait ses forces, ce bonheur dont le monde l'accablait et auquel manquait la chose la plus nécessaire.

Il se réveillait le matin, et le premier objet qui frappait ses regards était le soleil joyeux ; le premier son qu'il entendait, c'était le

carillon joyeux et connu depuis son enfance de l'église du village qui était là-bas, au delà du jardin couvert de rosée, plein d'ombre et d'éclat, d'oiseaux et de fleurs ; il n'était pas jusqu'aux papiers jaunâtres des murs, les mêmes qu'en son enfance, qui ne fussent pleins de joie et de charme. Mais, aussitôt, toute son âme était transpercée d'extase et d'effroi par une pensée : Katia ! C'était la jeunesse de Katia qui brillait dans le soleil matinal ; la fraîcheur du jardin était la sienne ; cette gaieté, cet enjouement qu'il y avait dans le carillon des cloches, c'était encore sa beauté, son image élégante ; les antiques papiers demandaient qu'elle vînt partager avec Mitia toute cette intimité ancienne et rustique, cette existence parmi laquelle dans ce domaine, dans cette maison, avaient vécu et étaient morts ses parents et ses grands-parents. Et Mitia rejetait la couverture, sautait du lit en chemise, le col ouvert, les jambes longues, maigre, mais cependant solide, jeune, attiédi par le sommeil ; il ouvrait vivement le tiroir de son bureau,

saisissait la photographie aimée et tombait presque en léthargie, la contemplant d'un regard avide et interrogateur. Tout le charme, toute la grâce, tout le mystère, l'éclat, l'attrait de ce que le monde a de virginal et de féminin, tout cela tenait dans cette petite tête un peu serpentine, dans sa coiffure, dans son regard légèrement provocant en même temps qu'ingénu. Mais ce regard resplendissait, énigmatique et gai, invinciblement silencieux, — et où prendre la force de le supporter, ce regard si proche et si lointain, et maintenant peut-être à jamais étranger, qui avait dévoilé un si indicible bonheur de vivre, et qui avait si impudemment, si effroyablement menti?

C'est ainsi que pour Mitia commençait presque chaque journée, et c'était dans les mêmes tourments, dans les mêmes pensées, dans les mêmes sentiments déchirants et stupidement contradictoires qu'elle s'écoulait tout entière.

Le soir où, revenant de la poste, il traversa Chakovskoé, — le vieux domaine désert à la

noire allée de sapins, — son exclamation inattendue, même pour lui, avait très exactement exprimé l'extrême épuisement auquel il était parvenu. Tandis que, près de la fenêtre de la poste, il regardait du haut de sa selle le postier fouiller en vain dans les tas de journaux et de lettres, il avait entendu derrière lui le bruit du train qui approchait de la station ; ce bruit, l'odeur de la fumée de la locomotive l'avaient bouleversé en lui rappelant le souvenir heureux de la gare de Koursk et de la vie à Moscou. En revenant de la poste par le village, dans chaque fille de petite taille qui allait devant lui, dans le mouvement de ses hanches, il retrouvait avec effroi quelque chose de Katia. Dans la campagne, il rencontra une troïka ; dans la voiture rapidement emportée, il entrevit deux chapeaux, dont l'un de jeune fille, et il faillit s'écrier : Katia! Les fleurs blanches du sentier s'associaient immédiatement dans sa pensée avec les gants blancs de Katia, les plantes bleues avec la couleur de sa voilette...

Lorsqu'il était entré, au soleil couchant,

à Chakovskoé, l'odeur sèche et sucrée des sapins et le riche parfum blanc des jasmins avaient si vivement évoqué l'été et l'ancienne vie estivale de ce riche et beau domaine, qu'en jetant un regard sur la lumière rouge et or du soir qui éclairait l'allée, sur la maison qui s'élevait au fond dans l'ombre grandissante, il avait soudain vu Katia, dans tout l'épanouissement de son charme féminin, descendre du balcon dans le jardin, presque aussi nettement qu'il voyait la maison et les jasmins.

Depuis longtemps déjà l'image vivante de Katia s'était effacée et chaque jour elle lui apparaissait plus singulière, plus transfigurée, mais ce soir-là cette transfiguration avait été si forte, si triomphalement victorieuse, que Mitia en avait été encore plus effrayé que le jour où, à midi, il avait brusquement entendu au-dessus de lui le coucou. Et c'était avec raison qu'il s'était écrié qu'on ne pouvait plus vivre ainsi. Oui, il fallait une lettre, quelle qu'elle fût, ou bien il fallait y renoncer complètement ; il fallait

revenir à la commune vie humaine, à l'amour vulgaire ou à la rupture ordinaire ; mais il était impossible, il était au-dessus de ses forces que l'état où il était arrivé se prolongeât !

XIX

Et il cessa d'aller à la poste, se contraignit à interrompre ses courses par un effort suprême, un effort désespéré de volonté. Lui-même cessa d'écrire. Tout avait été tenté, tout avait été écrit : assurances éperdues d'un amour tel que jamais il n'y en avait eu au monde, prières humiliantes implorant l'amour ou, tout au moins, l'amitié de Katia, inventions impudentes le représentant malade, écrivant couché dans son lit, afin d'éveiller en elle quelque attention, ne fût-ce que de la pitié, et même allusions menaçantes à ce qu'il n'allait lui rester rien

d'autre à faire qu'à délivrer Katia et ses « rivaux plus heureux » de sa présence sur la terre. Et ayant cessé d'écrire et d'essayer de provoquer une réponse, se contraignant de toutes ses forces à ne rien attendre (mais espérant pourtant en secret que la lettre arriverait justement lorsqu'il aurait trompé le sort par une feinte indifférence, ou lorsque, réellement, il serait parvenu à cette indifférence), s'efforçant par tous les moyens de ne plus penser à Katia, cherchant à lui échapper, il recommença à aller au village, à entrer chez les paysans, à lire ce qui lui tombait sous la main, à se rendre pour affaires aux bourgs du voisinage avec le staroste, et à se répéter inlassablement : « Tant pis! Il arrivera ce qu'il arrivera! »

Un jour, le staroste et lui revenaient d'une ferme en droschki et comme toujours à vive allure. Tous deux étaient assis à califourchon ; le staroste, qui conduisait, devant, Mitia derrière ; les cahots les faisaient sauter tous deux, surtout Mitia qui s'accrochait fortement au coussin et regardait tantôt la

nuque rouge du staroste, tantôt les champs qui sautillaient devant ses yeux. Quand ils furent près de la maison, le staroste lâcha les guides, mit le cheval au pas, roula une cigarette et dit, en souriant dans sa blague à tabac ouverte :

— L'autre jour vous vous êtes fâché contre moi, mais bien à tort. Est-ce que je ne vous disais pas la vérité ? Les livres ont du bon, et on peut bien lire un peu, mais ils ne s'en iront pas, il y a temps pour tout.

Mitia rougit et fut surpris lui-même de répondre avec une feinte simplicité et un sourire gêné :

— Mais quoi, il n'y a personne en vue...

— Comment ça ? reprit le staroste. Il ne manque pas de femmes et de filles ! Vous vous moquez de moi, pour sûr!

— Les filles vous leurrent, répondit Mitia, essayant de prendre le ton du staroste. Il n'y a rien à attendre d'elles...

— Elles ne leurrent pas, mais vous ne savez pas vous y prendre, dit le staroste

sentencieusement. Et puis, vous lésinez. Or, la cuillère sèche gratte la gorge.

— Il est complètement idiot, se dit Mitia. Mais il soutint encore le ton :

— Je ne lésinerais pas du tout si c'était une affaire sûre et qui en vaille la peine...

— Eh bien, dans ce cas, tout ira pour le mieux, dit le staroste en allumant sa cigarette. Et comme s'il était légèrement vexé, il continua :

— Ce n'est pas à votre rouble, à votre cadeau que je tiens, mais j'ai envie de vous faire plaisir. Je me dis en vous regardant : il s'ennuie, le jeune maître ! Non, on ne peut pas laisser cette affaire. Je prends toujours soin de mes maîtres. Voilà la seconde année que je demeure chez vous et, grâce à Dieu, je n'ai jamais eu de vous, ni de Madame, un seul mot de reproche. Il y en a d'autres, par exemple, qui se soucient bien du bétail de leur maître ! Il a mangé : bien ! — il n'a pas mangé : tant pis ! Chez moi, ce n'est pas ça. Le bétail m'est plus cher que tout. Je le dis aux gars ; arrangez-vous comme vous

voudrez, mais il faut que le bétail soit nourri.

Mitia pensait que le staroste avait bu, mais celui-ci, abandonnant brusquement son ton de bonhomie bourrue, regarda Mitia par-dessus son épaule, d'un air interrogateur, et lui dit :

— Qu'y a-t-il de mieux qu'Alenka ? Une femme piquante, jeune ; son mari est aux mines... Mais, bien entendu, il lui faut glisser un petit cadeau... Mettons que vous dépenserez en tout et pour tout un billet de cinq roubles. Disons : un rouble pour la régaler, — un peu de liqueur, des grains de tournesol, des gâteaux à la menthe, — deux roubles pour elle... A moi, pour mon tabac, quelque chose...

— Ce n'est pas ça qui empêchera l'affaire, — répondit Mitia, toujours malgré lui. — Seulement, de quelle Alenka parles-tu ?

— Mais de celle du garde forestier, naturellement ! dit le staroste. Vous ne la connaissez donc pas ? La bru de notre nouveau garde. Vous avez bien dû la voir l'autre

dimanche à l'église... Moi j'ai tout de suite pensé : elle ferait juste l'affaire de notre jeune maître! Il n'y a que deux ans qu'elle est mariée, elle est soignée.

— Eh bien, répondit Mitia, en souriant de travers, arrange ça.

— Alors. je vais m'en occuper, dit le staroste, reprenant les guides. Je vais la tâter un de ces jours. Mais vous, en attendant, ne vous endormez pas. Demain elle vient avec d'autres filles réparer le talus de votre jardin ; venez-y, vous aussi. Quant à votre livre, il ne se sauvera pas, vous avez le temps d'en lire, à Moscou...

Il toucha le cheval, et le droschki se remit à trembler et à sauter.

Mitia s'accrochait fortement au coussin, et, tâchant de ne pas voir le gros cou rouge et hâlé du staroste, regardait au loin, à travers les arbres de son jardin et les oseraies du village étalé sur la pente qui descendait vers la rivière et les prés. Quelque chose de formidablement inattendu, d'absurde, mais qui, en même temps, mettait dans tout le

corps une langueur fiévreuse, était déjà à moitié fait. Et déjà tout autre qu'auparavant, sa croix étincelant dans le soleil du soir, se dressait devant lui, au-dessus des cimes du jardin, le clocher qu'il connaissait depuis son enfance.

XX

Mitia, que les filles pour sa maigreur surnommaient : le lévrier, appartenait à cette race d'hommes dont les yeux noirs semblent toujours élargis et qui, même à l'âge mûr, n'ont ni moustache ni barbe, mais seulement un peu de poil rare, dru et frisottant. Pourtant, le lendemain de sa conversation avec le staroste, il se rasa dès le matin, et mit une chemise de soie jaune qui éclaira son visage exténué et comme inspiré d'une étrange et jolie lumière.

Vers onze heures, il alla dans le jardin, à

pas lents, essayant de prendre l'air un peu ennuyé de quelqu'un qui se promène par désœuvrement.

Il sortit par le perron principal, qui donnait au nord. Au nord, au-dessus des toits des remises et de l'étable, au-dessus de cette partie du jardin derrière laquelle apparaissait toujours le clocher, s'étendait une brume gris ardoise. Tout était terne, l'air était comme dans une étuve et la cheminée des communs sentait. Mitia contourna la maison et se dirigea vers l'allée des tilleuls en regardant les cimes du jardin et le ciel. De dessous les nuages indécis qui descendaient derrière le jardin soufflait un vent du sud-est, faible et chaud. Les oiseaux ne chantaient pas, les rossignols eux-mêmes se taisaient. Seules, des multitudes d'abeilles traversaient sans bruit le jardin, revenant de butiner.

Les filles, réparant le talus, travaillaient de nouveau près de la sapinière ; elles bouchaient les trous et les passages faits par les bêtes et les remplissaient de terre et de fu-

mier tiède, à la puanteur agréable, que les ouvriers de temps à autre amenaient de l'étable par l'allée, toute parsemée de mottes humides et brillantes. Elles étaient là une demi-douzaine. Sonka n'y était plus : on était arrivé à la fiancer et maintenant elle restait à la maison, se préparant à la noce. Il y avait là quelques fillettes, encore toutes fluettes, mais qui, pourtant, tâchaient de se donner l'air de grandes filles prêtes à tout ; il y avait la grosse et avenante Aniutka, il y avait Glachka qui paraissait encore plus rude et plus virile, et Alenka. Mitia l'aperçut immédiatement parmi les arbres et comprit aussitôt que c'était elle, bien qu'il ne l'eût jamais vue auparavant, et, comme par un éclair, ses yeux furent brusquement frappés par ce qu'il trouvait, ou croyait trouver de commun entre Alenka et Katia. C'était si surprenant, qu'un instant il s'arrêta, stupéfait. Puis résolument, il marcha droit à elle, sans la quitter des yeux.

Elle aussi était petite et vive. Bien qu'elle fût venue pour un travail malpropre, elle

avait un joli corsage d'indienne, blanc, avec des pois rouges et une ceinture noire vernie, une jupe pareille, un fichu de soie rose, des bas de laine rouge et des chaussons noirs où l'on retrouvait encore quelque chose de Katia (cela se retrouvait plus exactement dans tout son petit pied léger), c'est-à-dire quelque chose de féminin avant tout, mais mêlé de quelque chose d'enfantin. Sa tête aussi était petite, et ses yeux avaient presque la forme et l'éclat de ceux de Katia. Lorsque Mitia s'approcha, elle ne travaillait pas, comme si elle avait conscience de n'être pas tout à fait pareille aux autres ; debout sur le talus, le pied droit posé sur sa fourche, elle conversait avec le staroste.

Le staroste, appuyé sur le coude, était couché sous un pommier, sur son veston à la doublure déchirée, et fumait. Lorsque Mitia s'approcha, poliment le staroste se recula sur l'herbe, laissant libre le veston.

— Asseyez-vous, Mitrii Palytch, fumez une cigarette, dit-il d'un ton amical et détaché.

Furtivement, Mitia regarda par en dessous Alenka, dont le fichu rose éclairait très joliment le visage, s'assit et, baissant les yeux, alluma sa cigarette (bien des fois, durant l'hiver et le printemps, il avait cessé de fumer, mais maintenant il avait recommencé). Alenka ne l'avait même pas salué, comme si elle ne l'avait pas aperçu. Le staroste continuait à lui dire des choses que Mitia, ignorant le début de la conversation, ne comprenait pas. Elle riait, mais ni son esprit ni son cœur ne semblaient avoir de part à ce rire. Dans chaque phrase, le staroste, dédaigneux et moqueur, glissait, de sa voix rude, des allusions graveleuses. Elle lui répondait avec aisance et tout aussi moqueusement, en lui faisant comprendre que dans ses vues sur quelqu'un il s'était conduit sottement, comme un brutal et en même temps comme un poltron qui a peur de sa femme.

— On n'a jamais le dernier mot avec toi, dit enfin le staroste cessant la discussion comme s'il était rebuté par son inutilité. Si

je n'étais pas marié, ma fille, il y a déjà longtemps que je t'aurais cassé les plumes. On a dressé d'autres pouliches que toi ! Viens plutôt t'asseoir près de nous. Le maître veut te dire un mot.

Alenka jeta un regard de côté, arrangea sur ses tempes les boucles sombres de ses cheveux et ne bougea point.

— Viens, te dis-je, imbécile ! dit le staroste.

Après avoir réfléchi un instant, Alenka, tout à coup, sauta légèrement en bas du talus, accourut et s'accroupit à deux pas de Mitia couché sur le veston, en le regardant gaiement et curieusement, bien en face, de ses yeux sombres. Puis elle rit et demanda :

— C'est vrai, jeune maître, que vous ne fréquentez pas les femmes ? Comme un sacristain ?

Mitia, tout rouge, avec un sourire gauche et souffrant, regardait le bas de sa jupe, ses genoux écartés, et se taisait en mordillant un brin d'herbe.

— Comment sais-tu qu'il ne les fréquente pas ? demanda le staroste.

— Je le sais, répondit Alenka. Je l'ai entendu dire. Non, il ne peut pas. Il a quelqu'un à Moscou, ajouta-t-elle avec une soudaine œillade.

— Il n'y a personne qui lui convienne, alors il ne fréquente personne, reprit le staroste. Comme si tu comprenais grand'-chose à ça !

— Comment, personne ? dit Alenka en riant. Les femmes et les filles ne manquent pas ! Tiens voilà Aniutka — quoi de mieux ? Viens ici, Aniutka ! cria-t-elle d'une voix sonore.

Aniutka, au dos large et mou et aux bras courts, se retourna, — elle avait un visage très avenant, un sourire agréable et très bon, — cria quelques mots d'une voix chantante et se remit au travail avec encore plus d'ardeur.

— On te dit de venir ! répéta Alenka d'une voix encore plus sonore.

— Pas besoin d'y aller, je ne connais rien

à ces affaires-là, — chantonna joyeusement Aniutka. — Toute sa fortune ne suffirait pas pour moi.

— Nous n'avons pas besoin d'Aniutka, il nous faut mieux et plus soigné, — dit sentencieusement le staroste. — Nous savons ce qu'il nous faut.

Et il regarda très expressivement Alenka. Celle-ci se troubla légèrement, rougit un tout petit peu.

— Non, non, répondit-elle en dissimulant sa confusion sous un sourire, vous ne trouverez pas mieux qu'Aniutka. Si vous ne voulez pas d'elle, prenez Nasta, elle aussi est soignée, elle a vécu à la ville.

— Ça suffit, tais-toi ! — dit le staroste, avec une rudesse inattendue. — Va t'occuper de ton ouvrage, assez bavardé ! La maîtresse se plaint déjà que vous n'êtes que des fainéantes.

Alenka se releva, toujours avec une légèreté extraordinaire, et prit sa fourche ; mais l'ouvrier qui, pendant ce temps-là, avait déchargé la dernière voiture de fumier, cria :

« A déjeuner ! » et, tirant sur les guides, fit joyeusement rouler jusqu'au bas de l'allée la voiture vide.

— A déjeuner ! A déjeuner ! crièrent aussi les filles sur divers tons ; elles jetèrent pelles et fourches, enjambèrent le talus, sautèrent en bas, dans un miroitement de jambes nues et de bas multicolores, et accoururent vers la sapinière, chacune avec son paquet.

Le staroste loucha du côté de Mitia, cligna de l'œil, pour dire que l'affaire était en bonne voie, et se soulevant, acquiesça d'un ton de maître :

— Va pour le déjeuner...

Les filles, formant sur le mur sombre des sapins des taches bariolées, s'installèrent gaiement et au petit bonheur sur l'herbe, défirent leurs paquets, en tirèrent des galettes qu'elle posèrent sur leurs jupes, entre leurs jambes allongées, se mirent à manger en buvant à la bouteille qui du lait, qui du kvass, et en continuant à parler haut et à bâtons rompus, éclatant de rire à chaque

mot et regardant à tout instant Mitia avec des yeux curieux et provocants.

Alenka se pencha vers Aniutka et lui parla à l'oreille. Aniutka, sans pouvoir retenir un charmant sourire, la repoussa avec une force terrible (Alenka, étouffant de rire, roula la tête sur ses propres genoux) et, avec une feinte indignation, cria d'une voix chantante qui s'entendait par toute la sapinière :

— Imbécile ! Pourquoi ris-tu sans cause? En voilà une gaieté !

— Fuyons le péché, Mitrii Palytch, dit le staroste, le démon les tourmente !

— Jeune maître, — cria Alenka dans le dos de Mitia, — ça ne va pas votre affaire avec Aniutka. Vous l'avez comme un chantre et elle comme une petite fille de cinq ans !

XXI

Dans la cour, une odeur âcre et grasse venait de la cheminée des communs ; on y dînait ; sous les fenêtres, les chiens, agitant la queue, se tenaient, humbles et quémandeurs. De l'autre côté, derrière les prés, au delà de la rivière, on apercevait la grisaille fastidieuse du village. Tout était particulièrement quotidien, — il y a des jours particulièrement quotidiens, — l'air était toujours aussi terne, il y avait toujours dans le ciel les mêmes nuages indécis, un vent toujours faible et chaud soufflait du sud.

Rentré à la maison, Mitia alla dans sa

chambre et se coucha, le visage contre l'oreiller. Il se représentait les filles, aussitôt après le déjeuner, se couchant pour dormir sous les sapins, dans la tiédeur suffocante, leurs têtes cachées sous leurs jupes, repliant sous elles leurs pieds nus ou en chaussons. Alenka se coucherait aussi... A la pensée qu'on pouvait la posséder — maintenant cette possibilité s'était précisée, ne faisait plus de doute — son cœur s'arrêtait brusquement de battre.

— Qu'y a-t-il donc ? Qu'y a-t-il ? se demandait Mitia. Est-il possible que je sois déjà amoureux d'elle ? Et Katia ? Quelle bêtise de trouver qu'elle ressemble à Katia !

Katia vivait à part, dans un tout autre monde, qui n'avait rien de quotidien, mais malgré cela il avait la gorge serrée par des larmes de tendresse et de pitié aiguë pour elle. Il releva la tête. Derrière la fenêtre, le vent faisait onduler doucement la verdure épaisse, mais encore tendre et molle, du jardin et de ses arbres, les rameaux s'agitaient,

s'inclinaient lentement, et il y avait encore en eux des traces du printemps, de Katia... Il sauta à bas du lit, s'assit ; la chemise jaune, l'effroi, la stupeur illuminèrent son visage pâle.

— Non, je vais envoyer un télégramme, partir pour Moscou ! pensa-t-il, éperdu. Si tout cela n'était que bêtises ? Si la lettre s'était tout simplement perdue, si Katia était simplement tombée malade, s'était enrhumée, s'était alitée quelques jours ? Que sais-je encore ?

Mais à ce moment Paracha, pieds nus, entra sans bruit, lui tendit un journal et une carte postale, dit : « C'est servi », et sortit.

La carte était de Protassov :

« Mon cher Chevalier de la Triste Figure, pardonne-moi le silence de cochon par lequel j'ai répondu à toutes tes lettres. La cause en est, hélas ! fort simple : les examens et l'absence totale de nouvelles dignes de ton attention éclairée. J'ai vu plusieurs fois K..., elle est d'assez piètre humeur. Un de

ces jours, avant de partir pour mes pénates, je t'écrirai moins brièvement... »

Mitia, serrant les dents, et pris soudain d'une gaieté mauvaise, jeta la carte sur la table et d'un pas résolu alla dîner.

XXII

Le lendemain, on ne travaillait pas au jardin ; c'était un jour de fête, un dimanche.

Pendant la nuit, il plut très fort, un bruit humide résonnait sur le toit, à chaque instant une lueur pâle, mais large, féerique, illuminait le jardin.

Pourtant, vers le matin, le temps se remit au beau, tout redevint simple et heureux, et Mitia fut éveillé par un carillon gai et ensoleillé.

Sans se presser, il fit sa toilette, s'habilla, but un verre de thé et alla à la messe.

— Votre maman est déjà partie, — lui

dit Paracha d'un ton d'affectueux reproche, — mais vous, vous êtes un vrai Tatar...

Pour aller à l'église on pouvait, soit traverser le pacage, en sortant par la porte du domaine et en tournant à droite, soit passer par le jardin, en suivant la grande allée puis un chemin entre le jardin et l'aire à blé.

Mitia passa par le jardin.

Tout y avait déjà l'aspect de l'été. Mitia marchait dans l'allée, droit vers le soleil qui brillait d'un éclat sec sur l'aire à blé et dans les champs. Cet éclat, et ce carillon qui se confondait si bien, si paisiblement avec lui et avec toute cette matinée campagnarde, ce fait que Mitia venait de se laver, de peigner ses cheveux lustrés, noirs et humides, et de mettre sa casquette d'étudiant — tout cela sembla soudain si bon que Mitia qui, cette nuit-là non plus, n'avait pas dormi et avait passé par une foule de pensées et de sentiments divers, fut brusquement pris de l'espoir que tous ses tourments auraient une solution heureuse, qu'il serait sauvé, délivré.

Les cloches folâtraient et appelaient, l'aire étincelait ardemment devant lui ; le pivert, en soulevant sa houppette, courait, par saccades, le long du tronc rugueux d'un tilleul jusqu'à la cime vert clair, ensoleillée ; sur les pelouses les frelons de velours noir et rouge s'enfouissaient soigneusement dans les fleurs au soleil ; les oiseaux s'égosillaient par tout le jardin, mélodieux et insouciants... Tout était comme cela avait été souvent, pendant son enfance et son adolescence, et il se rappela si vivement le temps d'autrefois, insouciant et charmant, qu'il eut la soudaine certitude que Dieu serait miséricordieux et que peut-être on pourrait vivre en ce monde, même sans Katia. Et Mitia se représenta comment il allait, lui, le jeune maître, au milieu de l'attention générale, monter dans un instant, tête nue, les degrés du parvis frais, entrer dans l'église chaude, ensoleillée, encombrée, parmi la foule des femmes et des filles en habits de fête, sentant l'indienne neuve, voir trembler dans l'air épais les points dorés des cierges,

entendre les chants allègres et discordants du chœur...

— En effet, pourquoi n'irais-je pas chez les Metchersky ? pensa-t-il, se représentant, arrêtée peut-être près de la grille de l'église, une troïka aux harnais de parade, toute sonnante de grelots, et sur le siège un cocher avec un caftan de velours sans manches et un chapeau à plumes.

Il pensa même, avec l'état d'esprit spécial d'un jeune homme à marier, à l'aînée des demoiselles Metchersky. Depuis longtemps déjà il ne lui était pas indifférent... Elle le traitait avec une certaine gravité et une sorte de bienveillance moqueuse, et avait toujours l'air d'être seule à connaître certaines choses sur lui... Et elle passe pour une beauté, elle est grande, majestueuse... Une natte superbe et une magnifique féminité dans ses grandes hanches harmonieuses, dans les lignes de sa jupe à la chute gracieuse et droite...

Mais là, Mitia leva les yeux et aperçut à une vingtaine de pas de lui Alenka qui, juste

à ce moment, passait devant la porte. Elle avait toujours son fichu de soie rose, une belle robe bleue à volants, des bottines neuves aux talons ferrés. Elle marchait rapidement, remuant la croupe, sans voir Mitia ; lui, se cacha brusquement derrière les arbres.

La laissant passer, il retourna précipitamment, le cœur battant, vers la maison. Il comprit tout à coup, et qu'il était allé à l'église dans le but secret de la voir, et qu'on ne devait pas, qu'il ne fallait pas la voir à l'église.

XXIII

Pendant le dîner, un exprès venu de la gare apporta un télégramme : Ania et Kostia annonçaient leur arrivée pour le lendemain soir. Cela laissa Mitia parfaitement indifférent.

Après le dîner, il resta sur le balcon, étendu sur un canapé de paille, les yeux fermés, sentant la chaleur du soleil venir jusqu'au balcon, écoutant le bourdonnement estival des mouches. Son cœur palpitait, et la même question insoluble le préoccupait : comment cela marcherait-il avec Alenka ?

Quand cela se déciderait-il définitivement, pourquoi le staroste ne lui avait-il pas demandé franchement si elle consentait, et si oui, où et quand ? A côté de cela une autre question le tourmentait : fallait-il, oui ou non, violer sa ferme décision de ne plus aller à la poste ? S'il y allait encore aujourd'hui, pour la dernière fois ? Ce serait encore une fois bafouer stupidement son amour-propre ? Ce serait encore une fois se laisser stupidement torturer par un lamentable espoir ? Mais qu'est-ce que cette course — une simple promenade au fond — pouvait maintenant ajouter à ses tortures ? N'est-il pas maintenant parfaitement évident que, là-bas, à Moscou, tout est à jamais fini pour lui ? Qu'a-t-il à perdre désormais ? Il n'a plus devant lui qu'une semaine! S'il réussit pendant cette semaine à se sauver lui-même, d'une façon ou d'une autre (par la force de la volonté ou même grâce à cette Alenka) — bien, sinon... tant pis...

Tout à coup, il entendit que près du balcon on lui disait à mi-voix :

— Jeune maître ! Jeune maître, vous dormez ?

Il ouvrit vivement les yeux. Devant lui se tenait le staroste en chemise d'indienne neuve, coiffé d'une casquette neuve. Son visage avait un air de fête, il avait la mine repue, légèrement endormie et ivre.

— Jeune maître, partons vite pour la forêt, chuchota-t-il. J'ai dit à la maîtresse que j'avais besoin de voir Triphone au sujet des abeilles. Partons vite pendant qu'elle repose; elle pourrait bien changer d'avis en se réveillant... Emportons de quoi régaler Triphone, il sera vite gris, vous l'occuperez en causant avec lui et moi je m'arrangerai pour glisser un mot à Alenka. Pourquoi traîner ? Si ça va, ça va ; si ça ne va pas, au diable ! On trouvera mieux. Venez vite, j'ai déjà attelé...

Mitia sauta au bas du canapé, traversa le vestibule, prit sa casquette et se dirigea rapidement vers la remise où se trouvait un droschki attelé d'un jeune poulain fougueux.

XXIV

Le poulain s'élança au grand trot et passa le portail en ouragan. En face de l'église ils s'arrêtèrent un moment près d'une boutique, achetèrent une livre de lard et une bouteille de vodka, puis se lancèrent plus avant.

A la sortie du village, passa sous leurs yeux une maison à la porte de laquelle se tenait Aniutka, endimanchée et désœuvrée. Le staroste lui lança d'un ton brutal une sotte plaisanterie, puis, avec une mauvaise et stupide bravoure d'homme ivre, il tira fortement sur les rênes, en frappa la croupe

du cheval. Le poulain força encore l'allure.

Mitia, assis et sursautant, s'accrochait de toutes ses forces. La nuque lui cuisait agréablement ; la chaleur des champs, où l'on sentait le seigle déjà fleurissant, la poussière de la route, le cambouis, lui envoyaient à la figure un souffle tiède. Le seigle, scintillant comme une fourrure merveilleuse, était agité par une houle gris argent au-dessus de laquelle, à chaque instant, des alouettes s'élevaient, chantaient, volaient de biais et retombaient ; au loin s'étendait la forêt mollement bleue...

Un quart d'heure plus tard ils étaient déjà dans la forêt, et toujours aussi vite, accrochant les souches et les racines, ils volèrent le long de la route ombreuse, égayée de taches de soleil et, sur le côté, d'innombrables fleurs dans l'herbe épaisse et haute. Alenka, en sa robe bleue, ses pieds chaussés de bottines, posés bien droits, était assise sous les jeunes chênes verdoyants, près de la maison du garde, et brodait.

Le staroste, en passant devant elle, la menaça du fouet, puis arrêta net devant le seuil. Mitia était tout étonné par la senteur amère et fraîche de la forêt et des jeunes feuillages de chêne, tout assourdi par l'aboiement sonore des jeunes chiens qui entouraient le droschki. Ils remplissaient d'échos toute la forêt, mais restaient là, s'égosillant furieusement ; ils avaient de bonnes gueules et leurs queues remuaient.

Mitia et le staroste descendirent, attachèrent sous les fenêtres le poulain à un arbrisseau desséché, brûlé par l'orage, et, sans se presser, entrèrent par un vestibule sombre.

La maison était très propre, très intime, très encombrée ; il y faisait chaud parce que le soleil, venant de derrière la forêt, brillait aux deux petites fenêtres, et aussi parce que le four était allumé, — le matin on avait fait cuire le pain. Théodossia, la belle-mère d'Alenka, une petite vieille à longues dents, proprette et d'aspect vénérable, était assise à la table, tournant le dos à la fenêtre ensoleillée et parsemée de

moucherons, le coude droit dans la main gauche, la joue posée dans la main droite. Apercevant le jeune maître, elle se leva, s'inclina profondément. Après les salutations, on s'assit et on alluma des cigarettes.

— Et Triphone, où est-il donc ? demanda le staroste.

— Il se repose dans le cellier, répondit Théodossia. Je vais aller le chercher.

— Ça marche ! murmura le staroste, en clignant de l'œil, dès que la vieille fut sortie.

Mais Mitia, jusqu'alors, ne voyait rien. Il était seulement horriblement gêné, — Théodossia semblait déjà comprendre parfaitement ce qu'ils étaient venus faire, — il se sentait mal à l'aise et inquiet. De nouveau la pensée qui depuis trois jours l'effrayait lui revenait à l'esprit : « Que fais-je ? Je deviens fou ! » Il était comme un lunatique qui, sous l'empire d'une force étrangère, marche de plus en plus vite vers l'abîme fatal qui l'attire inéluctablement, ou comme un homme qui, en désespoir de cause, s'est résigné à subir une opération terrible, mais

qu'on dit absolument nécessaire et la seule qui puisse le sauver. Pourtant, s'efforçant de garder un air calme et simple, il restait assis, fumait, examinait la maison. Il avait surtout honte à la pensée qu'il allait voir entrer Triphone, un paysan que l'on disait méchant et intelligent, et qui, mieux encore que Théodossia, allait aussitôt tout comprendre. Mais, en même temps, il avait une autre pensée : « Où couche-t-elle donc ? Sur ce bat-flanc ou dans le cellier ? » Bien sûr, dans le cellier ! pensa-t-il. La nuit d'été dans la forêt, les petites fenêtres du cellier sans vitres ni barreaux, le murmure somnolent de la forêt, et elle dormant seule, toute seule... « Ah, Katia, Katia! que fais-tu donc? » songea-t-il avec effroi.

XXV

Théodossia, revenant au bout d'une minute, annonça que Triphone venait et, s'adressant aussitôt au staroste :

— Dis donc, tu es bon, toi, tu en racontes au village sur notre Alenka !

Le staroste fit des yeux étonnés et essaya de se disculper ; alors s'engagea une conversation décousue, à laquelle Mitia ne comprit rien. D'après ce que disait Théodossia, on pouvait deviner que le staroste aurait offert à un commis de l'aboucher avec Alenka, qu'il aurait ensuite été raconter la chose dans le village et aurait même répandu le

bruit qu'elle fréquentait déjà ce commis. Tout à coup, on entendit des pas derrière la porte, Théodossia et le staroste se turent aussitôt. Triphone entra, salua lui aussi profondément Mitia, mais sans mot dire et sans le regarder en face. Puis il s'assit sur un banc près de la table et s'adressa au staroste d'un ton sec et malveillant, lui demandant de quoi il s'agissait et pourquoi il était venu. Le staroste se hâta de répondre qu'il était envoyé par sa maîtresse, qu'elle priait Triphone de venir voir le rucher, que celui qui soignait les abeilles était un vieil imbécile sourd, tandis que lui, Triphone, était peut-être celui qui, de toute la province, comprenait et connaissait le mieux les abeilles. Et aussitôt il tira d'une des poches de son pantalon la bouteille de vodka et, de l'autre, le lard enveloppé d'un morceau de papier gris, rugueux et déjà tout imprégné de graisse.

Triphone lui lança un regard de travers, froid et moqueur ; pourtant il se leva et prit sur une planche une tasse à thé. Le staroste offrit d'abord à boire à Mitia, puis à Triphone, puis à Théodossia — qui vida avec satisfaction la tasse jusqu'au fond — et enfin se versa à boire à lui-même. Après avoir bu, il offrit aussitôt une nouvelle tournée, en mâchant du pain bis et ouvrant les narines.

Triphone fut assez rapidement gris, mais ne perdit pas son ton sec et sa malveillance moqueuse. Le staroste, dès la seconde tasse, tomba dans un lourd abrutissement. Leur entretien prit en apparence un caractère cordial, mais tous deux gardaient des yeux mauvais et méfiants. Théodossia restait assise en silence, avec des regards polis, mais mécontents. Alenka ne se montrait pas. Ayant perdu tout espoir de la voir venir, comprenant nettement que c'était un rêve parfaitement sot, si même elle venait, de compter que le staroste réussirait à lui « glisser un mot », absolument convaincu que le voyage était manqué et n'avait apporté que honte et odieux tourments — le staroste s'était tout simplement grisé et avait, dans son propre intérêt, enivré Tri-

phone avec l'argent de Mitia. Mitia se leva et dit sèchement qu'il était temps de partir.

— Tout de suite, tout de suite, vous avez bien le temps, — dit le staroste, maussade et effronté. — J'ai encore un petit mot à vous dire en secret.

— Eh bien, tu me le diras en route, — répondit Mitia qui se contenait, mais d'un ton encore plus sec : — Partons !

Mais le staroste, tapant sur la table, et avec le langage énigmatique d'un homme ivre, répéta :

— Et moi, je vous dis qu'on ne peut dire ça en route ! Sortez donc un instant avec moi...

Il se leva pesamment et ouvrit toute grande la porte du corridor. Mitia le suivit.

— Eh bien, de quoi s'agit-il ?

— Taisez-vous ! chuchota le staroste, en fermant la porte derrière Mitia. Il titubait, le regard vague, et sentait l'eau-de-vie.

— Taire quoi ?

— Taisez-vous !

— Je ne te comprends pas.

— Taisez-vous ! Elle sera à nous. Sûr !

Mitia le repoussa, sortit du corridor et s'arrêta sur le seuil, ne sachant que faire : fallait-il attendre encore un peu, partir seul, ou tout simplement s'en aller à pied ?

A dix pas de lui se dressait l'épaisse forêt verte, déjà couverte de l'ombre du soir qui la faisait encore plus fraîche, plus pure, plus belle. Un soleil pur et beau descendait derrière les arbres à travers lesquels rayonnait son or rouge. Et tout à coup, dans la profondeur de la forêt, venant, semblait-il, de loin, d'au delà les ravins, retentit et se répercuta une voix de femme, sonore, attirante et délicieuse, comme il n'en est que dans les bois par les soirs d'été.

— Aou ! cria longuement cette voix qui s'amusait sans doute des échos de la forêt. Aou !

Mitia descendit vivement du seuil et courut dans la forêt à travers les fleurs et l'herbe. La forêt descendait dans un ravin pierreux. Dans le ravin se tenait Alenka, mâchant un brin d'herbe. Mitia courut

jusqu'au bord du ravin et s'arrêta. Elle le regardait d'en bas avec des yeux étonnés.

— Que fais-tu là ? demanda à mi-voix Mitia, essoufflé, le cœur battant.

— Je cherche notre Maroussia avec la vache. Pourquoi me demandez-vous ça ? fit-elle, à mi-voix, elle aussi.

— Alors, tu viendras ?

— Et pourquoi irais-je pour rien ? Même pour travailler à la journée on est payée.

— Qui t'a dit que ce serait pour rien ? — reprit Mitia presque dans un murmure. — Ne t'inquiète pas de ça.

— Et quand ?

— Mais demain... Quand peux-tu ?

Alenka réfléchit.

— Demain, je vais chez ma mère tondre la brebis, — dit-elle après un silence, en inspectant prudemment le haut de la forêt derrière Mitia. — Le soir, dès qu'il fera nuit, je viendrai. Mais où ? Sur l'aire à blé, on ne peut pas, quelqu'un pourrait passer. Voulez-vous dans la cabane en bas de votre jardin ? Seulement ne me trompez pas, je ne veux

pas pour rien. Nous ne sommes pas à Moscou ici, — ajouta-t-elle en le regardant d'en bas avec des yeux rieurs. — On dit que, là-bas, c'est les femmes qui paient...

XXVI

Le retour fut ignoble.

Triphone, ne voulant pas demeurer en reste, avait de son côté offert une bouteille et le staroste s'était tellement saoulé qu'il ne put s'asseoir du premier coup sur le droschki ; il s'y laissa d'abord tomber et le poulain, effrayé, faillit partir seul. Mitia, taciturne, regardait avec indifférence le staroste, attendant patiemment qu'il fût enfin installé. De nouveau, le staroste, avec une fureur insensée, fit galoper le cheval ; Mitia,

toujours silencieux, s'accrochait de toutes ses forces, regardant le ciel du soir, les champs qui tremblaient et sautaient rapidement devant lui. Au-dessus des champs, vers le couchant, les alouettes achevaient leurs douces chansons. A l'orient, qui déjà bleuissait à l'approche de la nuit, s'allumaient ces éclairs lointains et paisibles qui ne présagent rien que le beau temps. Mitia comprenait tout le charme de cette soirée, mais il lui était maintenant tout à fait étranger. Dans ses pensées, dans son âme, il y avait une seule chose : demain soir !

A la maison, on lui annonça qu'on avait reçu une lettre confirmant l'arrivée d'Ania et de Kostia le lendemain, par le train du soir. Il en fut effrayé : ils vont arriver, courir le soir au jardin, aller peut-être à la cabane, dans le ravin... Mais aussitôt il se rappela qu'on ne les amènerait pas de la gare avant neuf heures, qu'on les ferait ensuite manger, qu'on leur donnerait du thé...

— Tu iras les chercher à la gare ? demanda Olga Petrovna.

Il se sentit pâlir.

— Je ne pense pas... je n'y tiens pas... et puis il n'y a pas de place dans la voiture...

— Si ce n'est que cela, tu pourrais y aller à cheval.

— Mais non, je ne sais pas... Au fond, pourquoi faire ? En ce moment, tout au moins, je n'en ai pas envie...

Olga Petrovna le regarda fixement.

— Tu n'es pas malade ?

— Mais non, pas du tout ! dit Mitia presque grossièrement. J'ai seulement très sommeil...

Et aussitôt, il se retira dans sa chambre, se coucha dans l'obscurité sur le divan et s'endormit sans se déshabiller.

La nuit, il entendit une lente et lointaine musique et se vit suspendu au-dessus d'un immense abîme, faiblement éclairé. Il devenait de plus en plus clair, de plus en plus profond, de plus en plus doré, de plus en plus brillant, de plus en plus peuplé, joyeux et magnifique — et très distinctement, avec

une tristesse et une tendresse indicibles, un chant résonna : « Il était un roi de Thulé... » Il frémit d'attendrissement, se tourna de l'autre côté et se rendormit.

XXVII

La journée paraissait interminable.

Mitia, comme un automate, sortait pour prendre le thé, pour dîner, retournait chez lui, se recouchait, prenait sur son bureau un volume qui traînait là depuis longtemps, lisait sans comprendre un mot, regardait longuement le plafond, écoutait le bruit égal, estival et satiné du jardin ensoleillé derrière la fenêtre. Une fois il se leva et alla à la bibliothèque pour y prendre un livre. Mais cette pièce charmante par son air vieillot, par son calme, avec ses fenêtres donnant, l'une sur l'antique érable, les autres

sur le ciel clair à l'occident, lui rappelait si vivement ces jours printaniers infiniment lointains déjà où il y restait à lire des vers dans de vieilles revues ; elle lui parut si pleine de Katia qu'il fit demi-tour et s'en alla rapidement. « Au diable ! pensa-t-il avec irritation. Yeux byzantins, chevalier de la Triste Figure! Au diable tout ce tragique poétique de l'amour! »

Il se rappela avec indignation son intention de se suicider s'il ne recevait pas de lettre de Katia, revint dans sa chambre, se recoucha, reprit son livre. Mais, comme auparavant, il ne comprenait rien en lisant, et parfois, en regardant le livre, en pensant à Alenka, en se représentant son corps, il était pris aux entrailles d'un tremblement grandissant. Et plus le soir approchait, plus souvent ce frisson le saisissait, le secouait. Les voix et les pas dans la maison, les voix dans la cour, — on attelait déjà pour aller à la gare, — tout résonnait comme pendant une maladie, alors qu'on est couché tout seul, tandis qu'alentour coule la coutumière

vie quotidienne, indifférente et par cela même étrangère, sinon hostile. Enfin Paracha cria : « Madame, les chevaux sont prêts! » On entendit le tintement sec des grelots, puis le piétinement des sabots, le bruit de la voiture roulant vers le perron. « Ah ! quand tout cela sera-t-il enfin terminé ! » murmura Mitia n'en pouvant plus d'impatience, sans bouger, mais écoutant avidement la voix d'Olga Petrovna donnant à l'office les derniers ordres. Tout à coup les grelots sonnèrent ; leur tintement, s'accentuant, se confondit avec le bruit de la voiture roulant à la descente, puis il s'éteignit...

Quittant vivement sa place, Mitia sortit dans le salon. La pièce était vide et claire à cause du couchant jaunâtre et limpide. Toute la maison était vide, étrangement vide. Avec un sentiment singulier, une sorte d'adieu, Mitia regarda l'enfilade des silencieuses pièces ouvertes, — le petit salon, le boudoir, la bibliothèque dont la fenêtre donnait au midi sur l'horizon bleuissant du soir, sur

la cime pittoresque de l'érable verdoyant au-dessus de laquelle brillait le point rose d'Antarès. Puis, il jeta un coup d'œil dans le vestibule pour voir si Paracha ne s'y trouvait pas. S'étant convaincu que là non plus il n'y avait personne, il prit sa casquette au portemanteau, revint en courant dans sa chambre et sauta par la fenêtre, lançant ses longues jambes loin dans la pelouse. Là, il resta un instant immobile, puis, penché, courut dans le jardin et se glissa aussitôt dans une allée latérale, envahie par les buissons d'acacia et de lilas.

XXVIII

Comme il n'y avait pas de rosée, l'odeur du jardin ne pouvait, ce soir-là, être particulièrement forte. Mais il sembla pourtant à Mitia, malgré l'inconscience de toutes ses actions, que jamais de sa vie — à l'exception peut-être de sa prime enfance — il n'avait rencontré d'odeurs si puissantes et si variées. Tout sentait — les buissons d'acacia, les feuilles des lilas, les feuilles de groseilliers, la bardane, l'armoise, les fleurs, l'herbe et la terre elle-même — avec une vivacité presque surnaturelle.

Après avoir fait rapidement quelques pas

avec cette pensée angoissante : « Et si elle ne venait pas, si elle m'avait trompé ! » — maintenant il lui semblait que toute sa vie dépendait de la venue d'Alenka, — ayant parmi les odeurs de la végétation reconnu aussi celle de la fumée du soir venue du village, Mitia s'arrêta encore une fois, se retourna un instant : un hanneton du soir volait lentement et bourdonnait quelque part, près de lui, comme pour semer le silence, l'apaisement et le crépuscule ; mais il faisait encore clair à cause du couchant qui avait embrasé la moitié du ciel de la lumière égale et prolongée des premiers crépuscules d'été, tandis qu'au-dessus du toit de la maison, que l'on apercevait çà et là, entre les arbres, brillait, très haut dans le vide transparent du ciel, le croissant pointu et recourbé de la lune nouvelle.

Mitia jeta un regard autour de lui, fit un petit et bref signe de croix sur sa poitrine et entra sous les acacias. L'allée conduisait au ravin, mais non à la cabane ; il fallait, pour y arriver, obliquer, prendre plus à

gauche. Et Mitia, enjambant les buissons, courut hors des chemins, parmi les branches largement étendues des pommiers, tantôt se baissant, tantôt les écartant. Une minute plus tard, il était à l'endroit convenu.

Il pénétra avec crainte dans la cabane, dans son obscurité qui sentait la paille sèche et pourrie, examina d'un œil attentif et vit, presque avec joie, qu'il n'y avait encore personne. Mais le moment fatal approchait, et il resta près de la cabane, devenu tout oreilles, tout attention. Pendant toute la journée, une extraordinaire excitation physique ne l'avait presque pas quitté d'une minute. Elle avait maintenant atteint son paroxysme. Mais, chose étrange, maintenant comme pendant la journée, elle semblait extérieure, ne le pénétrant pas tout entier, ne possédant que son corps sans saisir l'âme. Pourtant son cœur battait terriblement. Et alentour tout était si étonnamment calme, que Mitia n'entendait qu'une seule chose : ce battement. Silencieusement, inlassablement, de délicats papillons incolores tour-

noyaient, voltigeaient dans les branches, dans le feuillage gris des pommiers qui se dessinaient diversement sur le ciel du soir, et à cause de ces papillons le silence paraissait encore plus profond, comme si ces papillons l'ensorcelaient et le charmaient. Soudain, derrière Mitia, quelque chose craqua — et ce bruit le frappa comme un coup de tonnerre. Il se retourna d'un bond, regarda entre les arbres dans la direction du talus et vit, sous les branches des pommiers, quelque chose de noir rouler vers lui. Mais avant qu'il eût le temps de comprendre ni de se demander ce que c'était, cette chose sombre, accourant à lui, fit un large mouvement : c'était Alenka.

Elle rejeta de dessus sa tête le pan de sa courte jupe de laine noire et il vit sa figure effrayée et illuminée par un sourire. Elle était nu-pieds, vêtue seulement d'une jupe et d'une chemise de toile bise rentrée dans sa jupe ; sous sa chemise se dressaient ses seins de jeune fille. Le col largement échancré découvrait son cou et une partie de ses épaules,

ses manches retroussées au-dessus du coude laissaient voir ses bras ronds. Et tout en elle, depuis sa petite tête couverte d'un fichu jaune, jusqu'à ses petits pieds nus, féminins, en même temps qu'enfantins, était si beau, si bien, si séduisant, que Mitia qui, jusqu'alors, ne l'avait vue que parée, la voyant pour la première fois dans tout le charme de cette simplicité, s'ébahit intérieurement.

— Allons, vite ! chuchota-t-elle gaiement et furtivement ; puis, ayant regardé alentour, elle plongea dans le crépuscule odorant de la cahute.

Là, elle s'arrêta un instant et Mitia, serrant les dents pour retenir leur grincement, se hâta de mettre la main à sa poche — ses jambes étaient raides comme du fer — et glissa dans la main d'Alenka un billet de cinq roubles tout froissé. Elle le cacha vivement entre ses seins et s'assit par terre. Mitia s'assit à côté d'elle et lui mit les bras autour du cou, ne sachant que faire. Devait-il ou non l'embrasser ? L'odeur de son

fichu, de ses cheveux, l'odeur perfide de tout son corps mêlée à l'odeur de l'isba et de la fumée, tout cela était vertigineusement bon, et Mitia le comprenait, le sentait. Malgré cela, c'était toujours la même chose : une force terrible de désir physique qui n'arrivait pas à se transformer en désir d'âme, en béatitude, en extase, en une langueur de tout l'être. Elle se renversa et se coucha sur le dos. Il se coucha à côté d'elle, se pressa contre elle, allongea la main. Avec un rire bas et nerveux, elle la saisit et l'écarta.

— C'est défendu ! dit-elle, sans qu'on pût démêler si elle parlait sérieusement ou en plaisantant.

Elle éloigna la main de Mitia qu'elle garda fortement serrée dans sa petite main, ses yeux regardaient, par le cadre triangulaire de la cabane, les branches des pommiers, le ciel déjà sombre au-dessus des branches et le rouge point immobile d'Antarès encore solitaire. Qu'exprimaient ses yeux? Que fallait-il faire? L'embrasser sur le cou, sur les lèvres? Tout à coup elle dit hâtivement, en prenant sa courte jupe noire :

— Eh bien, vite...

Quand ils se relevèrent — Mitia, lui, complètement bouleversé par la désillusion — elle demanda au jeune homme, dans un murmure animé, comme une intime, comme une amante, en arrangeant son fichu et en se recoiffant :

— On dit que vous êtes allé à Soubbotino. Il paraît que le curé n'y vend pas cher de petits porcs. C'est vrai?

XXIX

Le samedi de cette même semaine, la pluie qui, depuis le mercredi, ne cessait pas du matin au soir, tombait encore à seaux.

Elle était ce jour-là plus tenace, plus violente, plus sombre encore. Et toute la journée, Mitia marcha inlassablement dans le jardin, et toute la journée il pleura si terriblement que parfois il s'étonnait lui-même de la force et de l'abondance de ses larmes.

Paracha le cherchait, criait dans la cour, dans l'allée de tilleuls, l'appelait pour le dîner, puis pour le thé ; il ne répondait pas.

Le froid était humide et pénétrant et à cause

des nuages il faisait sombre ; sur leur fond noir la verdure du jardin ressortait particulièrement épaisse, fraîche et éclatante. De temps à autre un coup de vent faisait tomber des arbres une nouvelle averse, tout un déluge de gouttes. Mais Mitia ne voyait rien, ne faisait attention à rien. Sa casquette blanche pendait et devenait d'un gris foncé, sa veste d'étudiant noircissait, ses bottes étaient éclaboussées de boue jusqu'aux genoux. Trempé, transi, sans une goutte de sang au visage, avec des yeux déments, gonflés de larmes, il était effrayant.

Il fumait cigarette sur cigarette, marchait à grands pas dans la boue des allées, parfois même simplement n'importe où, en dehors de tout chemin, dans les hautes herbes mouillées, entre les pommiers et les poiriers, se heurtant à leurs branches tordues et rugueuses, bariolées par le lichen gris vert et spongieux. Il s'asseyait sur les bancs noircis, gonflés d'humidité, s'en allait dans le ravin, s'étendait sur la paille humide de la cabane, à cette même place où il s'était

couché avec Alenka. Le froid, l'humidité glaciale de l'air avaient bleui ses grandes mains, ses lèvres étaient violettes, son visage mortellement pâle aux joues creusées avait pris une teinte violacée. Il restait couché sur le dos, une jambe croisée sur l'autre, les mains sous la tête, fixant d'un œil hagard le toit de chaume noirci, d'où tombaient de grosses gouttes rouillées. Puis ses mâchoires se serraient, ses sourcils tressaillaient. Il se levait brusquement, tirait de la poche de son pantalon une lettre salie et froissée, lue déjà cent fois, reçue la veille, tard dans la soirée, — elle avait été apportée par un arpenteur venu pour affaires à la propriété, — et pour la cent et unième fois il la dévorait avidement : « Mon cher Mitia, ne me gardez pas rancune. Oubliez, oubliez tout ce qui s'est passé ! Je suis mauvaise, je suis méchante, je suis corrompue, je suis indigne de vous, mais j'aime éperdument l'art ! Je me suis décidée, le sort en est jeté, je pars... vous savez avec qui... Vous êtes sensible, vous êtes intelligent, vous me

comprendrez. Je t'en supplie, ne te torture pas et ne me torture pas ! Ne m'écris rien, c'est inutile ! »

Arrivé à ce passage, Mitia froissait furieusement la lettre, tombait sur le côté et, — le visage enfoui dans la paille humide, serrait rageusement les dents, suffoqué par les sanglots. Ce « tu » imprévu, qui rappelait si atrocement et semblait même rétablir leur intimité, inondant son cœur d'une tendresse intolérable, c'était au-dessus des forces humaines. Et, à côté de ce « tu », cette déclaration ferme qu'il était désormais inutile de lui écrire, même! Oh, oui, oui, cela il le savait : inutile ! Tout était fini, fini pour toujours! C'était une déchue, souillée à jamais et sans rémission! Et il n'y avait pas de borne à son impuissance désespérée, à son amour, à sa tendresse, et à son dégoût pour elle!

A la tombée du soir, la pluie, s'écroulant sur le jardin avec une violence décuplée et avec de subits roulements de tonnerre, le chassa enfin vers la maison. Mouillé des pieds

à la tête, claquant des dents, un frisson glacé dans tout le corps, il jeta de dessous les arbres un regard pour s'assurer que personne ne le voyait et courut jusqu'à sa fenêtre, souleva le cadre — c'était une fenêtre ancienne dont une moitié se soulevait — et, sautant dans sa chambre, ferma la porte à clé et se jeta sur son lit.

L'obscurité vint rapidement. La pluie résonnait partout, et contre le toit, et autour de la maison, et dans le jardin. Ce bruit était double — dans le jardin, d'une sorte — et tout autre près de la maison où il se mêlait au glouglou et au gazouillement des gouttières, versant leur eau dans les flaques. Et cela créait pour Mitia, qui tomba aussitôt dans un engourdissement léthargique, une inquiétude inexplicable qui, unie à la fièvre dont brûlaient ses narines, son haleine, sa tête, le plongeait dans une sorte de narcose, et semblait créer un autre monde, une autre heure à la tombée de la nuit, dans une autre maison, étrangère, dans laquelle il y avait un terrible pressentiment.

Il savait, il sentait qu'il était dans sa chambre assombrie déjà par la pluie et le soir proche, que de là-bas, du salon, devant la table à thé, venaient les voix d'Ania, de Kostia et de l'arpenteur, mais en même temps il marchait dans un salon inconnu derrière une jeune bonne qui s'éloignait de lui ; il était saisi par une frayeur toujours croissante, mêlée cependant au désir et au pressentiment de l'intimité de quelqu'un avec quelqu'un, d'une intimité dans laquelle il y avait quelque chose d'infâme et de monstrueux, mais à laquelle il participait cependant dans une certaine mesure. Tout cela, il le sentait par l'intermédiaire d'un enfant, avec une grande figure blanche (qui était en même temps un portrait), que la jeune bonne cambrée en arrière portait dans ses bras et berçait. Mitia se hâtait de la dépasser, il la dépassait et voulait regarder son visage — n'était-ce pas Alenka? — lorsqu'il se trouva brusquement dans la salle d'études du collège aux vitres enduites de craie, mais celle qui se tenait devant la commode, près

de la glace, ne pouvait le voir, — il était devenu invisible. Elle avait un jupon de soie jaune qui collait étroitement à ses hanches rondes, de petits souliers à talons hauts, des bas noirs, fins et ajourés, qui laissaient transparaître sa chair et, voluptueusement intimidée et pudique, elle savait ce qui allait se passer. Elle eut le temps de cacher l'enfant dans le tiroir de la commode.

La natte jetée par-dessus l'épaule, elle la tressait rapidement et, louchant du côté de la porte, se regardait dans la glace où se reflétaient son minois poudré, ses épaules nues, ses petits seins d'un blanc laiteux aux pointes roses. La porte s'ouvrit et un monsieur en smoking, au visage rasé, aux cheveux frisés, noirs et courts, entra en se retournant avec un air hardi, tira un étui à cigarettes plat, en or, et se mit à fumer avec désinvolture. En achevant de tresser sa natte, elle le regardait timidement, connaissant ses intentions, puis rejetant sa natte sur son dos, elle releva ses bras nus... Il la

prit par la taille avec condescendance, et elle lui entoura le cou, montrant ses aisselles brunes, se serra contre lui, cachant sa figure contre sa poitrine...

XXX

Et Mitia revint à lui, tout en sueur, sentant avec une terrible clarté qu'il était perdu et que ce monde était si désespérant, si sombre, que même l'enfer, au delà de la tombe, ne pouvait l'être autant. Dans la chambre, il faisait noir ; derrière la fenêtre, on entendait bruire et clapoter, et ce bruit et ce clapotement étaient (même par leur seul son) intolérables à son corps secoué de frissons. Mais le plus intolérable, le plus horrible, c'était l'infamie monstrueuse de cet accouplement humain qu'il venait, en quelque sorte, de partager avec le monsieur

rasé. Du salon parvenaient des voix et des rires. Eux aussi étaient horribles et monstrueux, par ce qu'ils avaient d'étranger, par ce que la vie avait de brutal, d'indifférent, d'implacable...

« Katia ! — dit-il en s'asseyant sur le lit et laissant pendre ses pieds, — Katia, que se passe-t-il donc ? — dit-il à haute voix, parfaitement sûr qu'elle allait l'entendre, qu'elle était là, que si elle restait silencieuse, elle-même écrasée et comprenait l'horreur sans répondre, c'était parce qu'elle était irréparable de tout ce qu'elle avait fait. — Ah, Katia, qu'importe ! » murmura-t-il amèrement et tendrement, voulant dire qu'il lui pardonnerait tout pourvu qu'elle se jetât vers lui comme auparavant, qu'ils puissent être sauvés ensemble, sauver leur bel amour, dans ce magnifique monde printanier qui, si récemment encore, était pareil au paradis. Mais ayant ainsi murmuré : « Ah, Katia, qu'importe ! » il comprit aussitôt qu'on ne pouvait dire : qu'importe ! qu'il n'y avait plus de salut, ni de retour à cette

merveilleuse vision qu'il lui avait été donné de voir à Chakovskoé sur le balcon envahi par les jasmins, qu'il ne pouvait y en avoir, et, doucement, il versa des pleurs de douleur qui déchiraient sa poitrine.

Cette douleur était si forte, si intolérable, que, sans penser à ce qu'il faisait, inconscient de ce qui sortirait de là, n'ayant plus qu'un désir passionné : se débarrasser de cette souffrance, ne pas se retrouver dans le monde effrayant où il avait passé toute cette journée, où il avait vécu le plus affreux, le plus horrible de tous les songes terrestres, — de sa main tremblante, il chercha à tâtons le tiroir de la table de nuit, l'ouvrit, saisit la masse froide et lourde du revolver, et, poussant un soupir profond et joyeux, il ouvrit la bouche et, avec force, avec délice, tira.

FIN

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 12-1933.